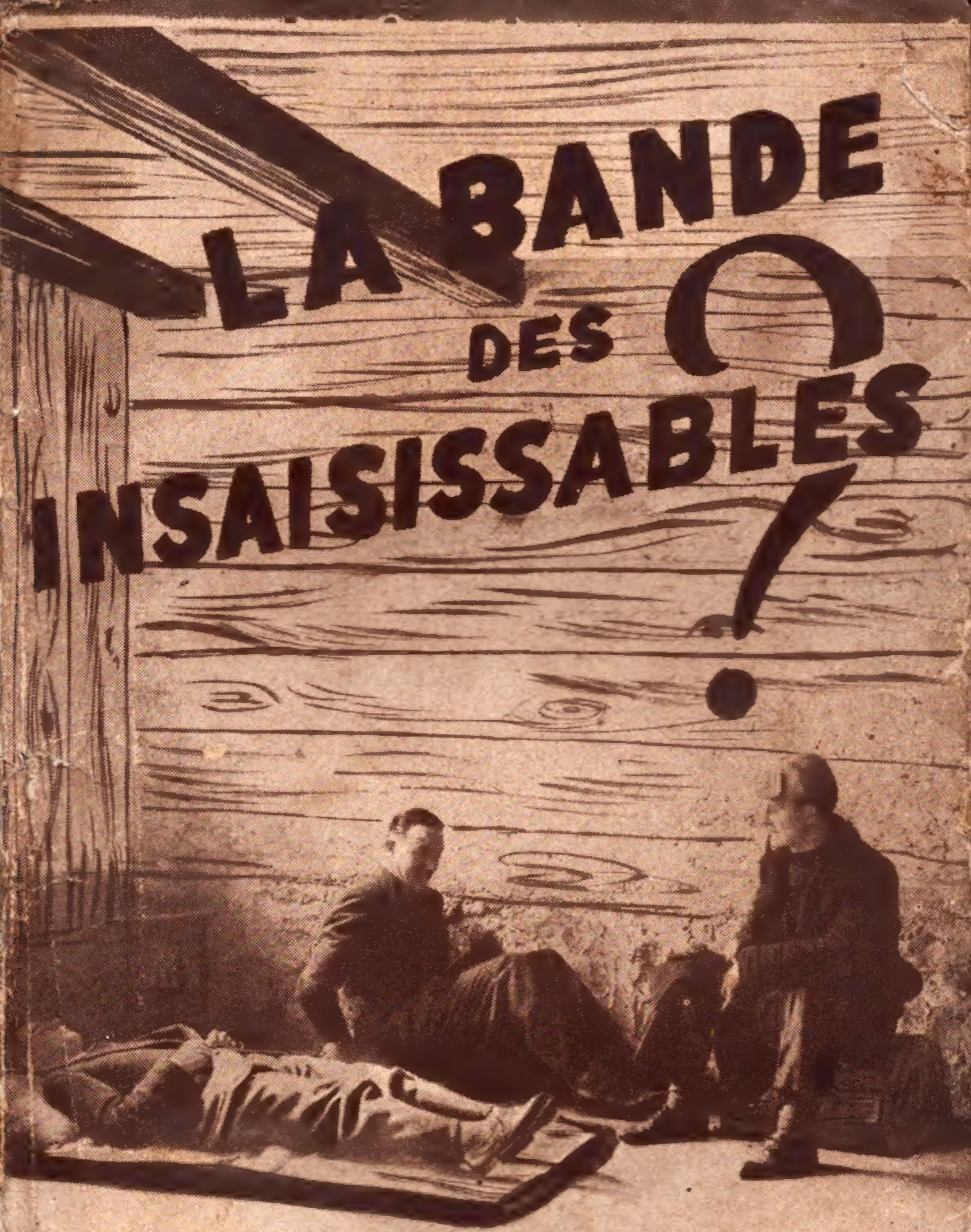
LA BANDE DES INSAISISSABLES ?



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 95

La bande des Insaisissables

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

CHAPITRE PREMIER

OÙ LE COMMISSAIRE CONSTANT VOIT SES VACANCES SE GATER

Assis, dans un compartiment de seconde classe, entre une grosse dame maniant dangereusement d'infatigables aiguilles à tricoter et un vieux monsieur grincheux tempêtant à mi-voix contre l'administration des chemins de fer qui permet à douze voyageurs de se tasser dans un endroit où l'on est bien qu'à huit, Albert Constant, commissaire de la Police judiciaire, montrait un visage hargneux.

Non qu'il incriminât en pensée le chef de train de l'inconfort de ce voyage ! Constant était au-dessus de ces sortes de désagréments. Mais il ne pouvait chasser de sa pensée les paroles amères et ironiques que le chef de la Sûreté lui avait adressées en lui accordant quinze jours de congé.

— Oui, oui, allez donc vous reposer, Constant, cela vous fera grand bien. Vous ne vous êtes pas montré brillant dans les deux dernières affaires, mon cher. Les coupables courent encore et ont, grâce à vous, toute liberté pour se livrer à de nouveaux forfaits. Vos réussites passées étaient sans doute dues au hasard car, vraiment, maintenant, vous êtes au-dessous de tout ! Allons, au revoir et bonnes vacances. Mon bon souvenir à Mme Constant.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 414

Le commissaire mâchonnait sa rancune sans daigner admirer le paysage normand, si beau en ce début d'août.

Grand, mince, très élégant, Constant n'avait physiquement rien du traditionnel policier de roman ou de théâtre si souvent représenté vêtu d'un imperméable élimé, déformé, et chaussé d'invraisemblables « godasses » fortement cloutées. Les chaussures du commissaire auraient certes pu être portées par un gentleman et ses gants « beurre frais » prouvaient le souci qu'il prenait de sa tenue.

Châtain, le visage strictement rasé, il avait l'air d'un fonctionnaire dirigeant quelque important service. Ses yeux bruns manquaient de vivacité. Bref rien en lui ne dénonçait le limier réputé qui comptait à son actif de nombreuses et dangereuses arrestations.

Cette année, pourtant, son chef avait raison, Constant n'avait connu que des échecs. Il en était assez mortifié pour qu'on n'ait point besoin de lui rappeler ses défaites et il digérait mal les observations et les conseils de repos de son supérieur.

Robuste, infatigable malgré un estomac paresseux et capricieux, le commissaire n'éprouvait aucun besoin de repos mais depuis longtemps il avait promis à sa femme de passer deux semaines avec elle, en pleine campagne et il allait tenir parole, cette fois.

Mme Constant s'était déjà installée à l'auberge des Touristes, maison située au bout de Blenneville, bourg important et réputé à cause de la Seine qui le sépare en deux et d'un grand bois où il fait frais, l'été. Leur fils Henri, garçon de quatorze ans, avait préféré, lui, une colonie de vacances en Suisse et Alice Constant, seule à l'auberge, s'ennuyait fort.

Aussi accueillit-elle son époux, à l'arrivée du train, avec une satisfaction débordante. Petite, fluette, admirant beaucoup son seigneur et maître, elle lui dit, après les premières effusions :

— Tu arrives bien ! Il y a eu un meurtre hier soir. La gendarmerie est sur les dents.

— Qu'on se débrouille sans moi. Je suis en vacances et j'entends me reposer. Prends la valise,

veux-tu. Elle n'est pas lourde. Je me charge du porte-habit. On peut aller à pied jusqu'à l'hôtel? Tu n'es pas fatiguée ?

— Non. La marche te fera du bien, d'ailleurs. Ce train est une vraie tortue. Dame, un omnibus s'arrêtant à toutes les petites stations, c'est forcé... Oui, oui, tu as bien gagné un peu de repos, je l'ai dit au brigadier de gendarmerie qui voulait savoir l'heure de ton arrivée.

Pas de réponse. Constant, à grandes enjambées, traverse la place de la mairie, suivi par Alice qui, trottinant aussi vite qu'elle peut, continue :

— Une affaire mystérieuse, Albert ! Ici, ils n'y voient goutte. C'est ce matin seulement qu'on a trouvé le fermier poignardé devant son coffre-fort ouvert et... vide, comme de bien entendu. Il paraît que l'assassin n'a laissé aucune trace, aucune empreinte. Les voisins n'ont rien remarqué, les garçons de ferme qui couchent dans un bâtiment au fond de la cour n'ont rien entendu. La victime a un doigt coupé, le pouce de la main droite.

— Hein ? Tu dis ? Répète ça, Alice... Oui, répète les derniers mots... J'ai mal entendu probablement ? Ce n'est pas possible qu'ici, en ce village éloigné des grands centres... Répète, voyons !

Alice obéit, étonnée de l'émotion subite de son mari :

— Le mort avait le pouce de la main droite coupé. Tu comprends déjà quelque chose au crime ? Ah ! quel cerveau tu as, Albert ! C'est merveilleux. Mais tu as raison, ceux d'ici doivent se débrouiller tout seuls. Ce sont nos vacances, les premières depuis quatre ans.

Constant ne se souciait pas de sembler logique à son épouse car il riposta sans interrompre sa marche :

— Ils n'y verront que du feu... et l'affaire m'intéresse, à cause de ce pouce coupé. Je n'espérais pas prendre si vite ma revanche et le hasard me favorise enfin un peu... Deux échecs, cette année ! Deux échecs dans des crimes où, les deux fois, la victime avait le pouce sectionné... On verra, à la

P. J. que le commissaire Constant n'est pas si déprimé qu'on le prétend. Eh bien, Alice, ta fameuse auberge, on en approche ? C'est au diable vauvert, cet hôtel !

Et, sans se soucier de sa femme qui s'essoufflait à le suivre il hâta le pas.

Quand ils furent arrivés, il n'accorda aucune attention à la chambre d'où l'on avait une vue magnifique sur le fleuve et se désintéressa complètement des aménagements qui en faisaient un logis confortable.

— Voyons, fit-il en consultant sa montre-bracelet, il est onze heures vingt... Eh bien si je ne suis pas là à midi, ne t'inquiète pas de moi et déjeune seule, ma petite. Je vais à la gendarmerie. Si je tarde, on aura tout bouleversé, et effrayé les témoins et j'aurai un mal de chien à me débrouiller.

Ceci dit, plus pour lui que pour Alice attristée, il sortit précipitamment après s'être fait indiquer la direction de la gendarmerie par le propriétaire et, allongeant ses grandes jambes, disparut bientôt au détour du chemin.

⁂

— Brigadier, c'est le détective de Paris.

— Faites entrer, sapristi ! Il ne sera fichtre pas de trop. Je ne sais, moi, par quel bout commencer. Pas un indice, pas un soupçon sur qui que ce soit et le juge d'instruction d'Elbeuf arrive seulement tantôt.

Constant, du seuil de la pièce, surprit cette dernière phrase et sourit. Ce brigadier de gendarmerie, du moins, ne paraissait pas vaniteux et le laisserait agir en toute liberté.

— Je suis en congé, lui déclara-t-il tout de suite, et je n'ai pas qualité pour intervenir en cette affaire à moins que mes soupçons se confirment ce dont je veux m'assurer. J'ai déjà fait deux enquêtes concernant des victimes au doigt coupé et je crois que les assassins du fermier de Blenneville pourraient bien être mes « Insaisissables » de Saint-Cloud et d'Asnières.

— Vous dites, commissaire, « les » assassins ? Une bande, alors ?

— Oui, la plus audacieuse, la mieux organisée qu'on ait encore vue depuis ces dernières années. Mais d'abord, je vais vous prier de me mettre au courant. Prenez votre temps et ne négligez aucun détail, surtout.

— Oh, ce sera vite fait, hélas ! Nous ne savons rien sauf que dans la nuit on a poignardé le fermier Harbois devant son coffre-fort ouvert. Voilà, c'est tout ! L'arme du crime a disparu. Il n'y a pas eu lutte car tout était en ordre parfait dans la pièce. D'après Léon Picard, un des garçons de ferme, son maître avait une grosse somme d'argent dans ce coffre. Elle a naturellement disparu.

— Et, m'a dit ma femme, aucune empreinte, aucun témoin ?

— Rien. Mes hommes enquêtent en ce moment, à tout hasard, dans le bois et sur les berges où campent des touristes, lesquels, du reste, dès leur arrivée furent obligés de se présenter à la mairie avec leurs papiers en règle pour avoir le droit de dresser leurs tentes. Ce sont des employés de la région avec leur famille, des jeunes gens de Paris prenant leurs vacances au grand air. Impossible de les soupçonner mais ils ont pu, eux, remarquer des étrangers cette nuit. Enfin, à tout hasard, j'ai cru bon de...

— Vous avez bien fait. Dites-moi, les habitants ? Insoupçonnables également. Le fermier n'avait pas d'ennemis à Blenneville ?

— Des envieux tout au plus car il était très riche, dépensait peu et ne fréquentait personne.

— Son personnel ?

— Deux gars de ferme et deux jeunes servantes, tous nés ici et connus comme de braves gens. Léon Picard avait la confiance de son maître. Du reste, puisque ce doigt coupé est en quelque sorte la signature de la bande dont vous parliez...

— Oui, mais... il n'est pas rare de voir des criminels s'inspirer, pour ces macabres détails, de faits relatés dans les journaux. Ils croient ainsi détourner les soupçons. N'affirmons donc rien et accom-

pagnez-moi à la ferme. On a tout laissé en état, j'espère ?

— Oui. J'attends le juge et le service photographique. Vous pouvez prendre une des bicyclettes qui sont dans la cour. Le lieu du crime est à trois kilomètres d'ici. En bécane, nous y seront dans dix minutes.

⁂

La ferme Harbois, vaste domaine fermé par un haut mur, se composait d'une demeure bâtie en longueur et ne comportant qu'un seul étage, de hangars, d'une maison assez grande située au fond de la vaste cour, d'étables et d'un poulailler des plus modernes.

A l'arrivée des deux hommes, les domestiques, réfugiés dans le potager, sous une tonnelle où ils déjeunaient, accoururent.

— Ne vous dérangez pas, leur dit Constant. Les portes de la demeure du mort sont ouvertes ?

— Oui, répondit Léon Picard, et le gendarme de garde est dans la salle commune. Il avait trop chaud dans la cour. C'est que le soleil tape dur !... On va continuer de manger mais, comme de juste, on est à la disposition de monsieur le juge.

Le commissaire, insensible à cette flatterie involontaire, rectifia l'erreur commise et Picard, étonné, conçut pour ce policier si élégant une soudaine et profonde admiration.

Précédé du brigadier, Constant pénétra dans la salle commune où somnolait le gendarme de faction.

— Rien de nouveau, Legras ?

— Non, brigadier. A vos ordres, monsieur le juge d'instruction.

— On y tient, railla Constant qui, cette fois, ne protesta pas car il examinait la pièce immense et qui semblait presque vide malgré deux grandes armoires normandes aux ferrures antiques et une table du plus pur style Louis XV.

— Eh mais, murmura-t-il, ce fermier avait le goût

des belles choses. C'est surprenant ! Bah, ces meubles sont sans doute un héritage ?

— Non, assura le brigadier. Harbois les a achetés récemment. Sa chambre, vous verrez, renferme aussi des meubles de prix. La victime était riche, ne l'oublions pas.

— Soit ! Pourtant si Harbois est un fermier-né je m'étonne qu'il se soit soucié d'acquérir des choses qui ne dépareraient pas un château. Passez devant, brigadier, je vous suis.

La chambre où le crime avait eu lieu était dans un ordre parfait. Un coffre-fort de modèle récent était ouvert et vide. Le lit se montrait, intact, avec son couvre-pied de soie rouge.

— Tiens, fit Constant, la victime n'était pas encore couchée lorsque... et le coffre ne porte aucune trace d'effraction. Du reste ces fermetures défient les plus rusés cambrioleurs qui ne peuvent l'attaquer qu'au chalumeau. Voyons le corps.

L'homme, étendu au pied du lit, se montrait de face, yeux fermés. Son veston déboutonné laissait voir sur la chemise de toile du sang déjà séché. La main mutilée était posée sur la poitrine, à l'endroit exact où il avait été frappé.

— Tout à fait ce que j'attendais, constata le commissaire Constant. Le doigt a été coupé après la mort et, comme dans les deux affaires en question, la victime a les yeux clos, pieux devoir rendu par un des bourreaux à celui qu'on vient d'assassiner.

Le brigadier ne quittait pas du regard le policier de Paris qui, lentement, examinait chaque meuble, chaque objet, puis les murs recouverts d'un papier à grosses fleurs rouges. Avec soin, Constant ouvrit le secrétaire mais n'y trouva qu'un seul registre sur lequel étaient inscrites les ventes de bétail et de volaille.

« 16 juin, quinze cent francs cinquante. 20 juillet, deux cent dix francs », marmotta-t-il. Hum, c'est maigre comme bénéfices pour une si grande ferme occupant un personnel de quatre domestiques. A propos, brigadier, cet Harbois est-il du pays ?

— Non, il n'a acheté la ferme qu'il y a trois ans. Il habitait Rouen, avant, paraît-il.

— Drôle de fermier ! Riche, amateur de meubles anciens, homme de goût car ce papier mural est très chic, Harbois qui n'était pas né paysan aurait dû préférer une autre existence. Vous ne trouvez pas ?

— Oh, après tout, chacun son goût ! Tout ce que je sais de cet infortuné c'est qu'à la mort de sa femme, mort survenue un peu avant l'achat de la ferme, Harbois avait pris la ville et le monde en horreur. Ce sont des choses qui arrivent après un grand chagrin.

— Certes mais ce fermier amateur aurait aussi bien pu acheter une petite villa ou une maison rurale. A-t-il des terres, des champs ?

— Non. Ceux qui faisaient partie de la ferme ont été vendus séparément après qu'Harbois eut déclaré qu'ils ne l'intéressaient pas.

— Donc il a deux garçons, deux servantes pour soigner quelques vaches et des poules ? Très intéressant...

Il revint près du cadavre et, avec une loupe, examina attentivement la main mutilée. Puis il dit tout haut :

— Oui, oui, très intéressant ! Et vous prétendiez, brigadier, qu'il n'y avait rien à découvrir ici ? Mais ça fourmille d'indices, mon ami !

— Ah, vous avez des empreintes des assassins ?

— Non, ils sont trop malins... Le corps de la victime me suffit pour le moment. Vous ne comprenez pas ? Eh bien, il faudra prendre les empreintes digitales du nommé Harbois et enquêter sur son passé car, par lui, nous arriverons aux coupables, croyez-moi.

Et comme le gendarme était venu annoncer l'arrivée du juge, du médecin légiste et du personnel habituel des services criminels, Constant descendit à leur rencontre.

CHAPITRE II

TERREUR AU VILLAGE

Après le départ du juge d'instruction qui avait interrogé le personnel et chargé officiellement Constant de la direction de l'enquête, le commissaire de Paris et le brigadier s'attardaient à visiter les dépendances lorsqu'un gendarme arriva à moto, visiblement bouleversé.

— J'étais avec Porel sur la berge à interroger les campeurs. Une tente était restée fermée et on a appelé en vain, brigadier. Alors on s'est décidé à soulever la toile... qui cachait une jeune fille assassinée. Elle a le pouce de la main droite coupé. D'après les autres campeurs, installés assez loin de là, cette demoiselle, arrivée avant-hier, ne paraissait pas désireuse de se faire des amis et sortait seule tous les soirs pour ne rentrer sous sa tente que très tard. Elle portait beaucoup de bijoux qu'on a cru faux mais comme ils ont disparu...

— Diable, grogna Constant, cela s'aggrave ! On y va, brigadier ? Ici, pour le moment, plus rien à faire. Il faut attendre la réponse du service anthropométrique.

Devant la tente sous laquelle la campeuse dormait son dernier sommeil, le gendarme Porel se débattait contre les touristes qui voulaient voir la victime. L'arrivée du brigadier et du second gendarme les décida à s'éloigner et Constant pénétra sous la tente.

Il en sortit presque immédiatement, des papiers en main.

— Le crime a été commis ailleurs et l'on a rapporté le cadavre sur le lit de camp, tout simplement. Aucune trace de sang sur le drap ! D'après ces papiers la victime serait une artiste nommée Lola Montana... de nationalité espagnole. J'ai entendu parler d'elle à Paris, c'est une de nos plus grandes vedettes de music-hall.

Le brigadier demanda s'il faudrait prendre les empreintes digitales de la morte. Il « nageait » de plus

en plus, le malheureux, et fixait sur Constant un regard confiant et docile.

— Non, inutile, assura celui-ci. Lola Montana a simplement été assassinée à cause de ses bijoux dont les journaux ont parlé cet hiver. Ils représentaient une petite fortune. Pauvre femme ! Son désir de calme, de solitude et d'anonymat, son imprudence en se parant de ses joyaux lui ont coûté la vie. Les « Insaisissables » attirés dans la région à cause du fermier Harbois en ont profité pour se charger d'un nouveau crime ! Même mutilation du pouce, même arme du meurtre, un poignard... disparu comme toujours !

Le brigadier s'enquit de ce qu'il fallait faire et reçut cette réponse : aviser la justice et les services habituels.

Puis les deux hommes se rendirent à la mairie où l'adjoint confirma les déductions du policier.

La danseuse avait demandé, deux jours avant, l'autorisation de camper sur la berge. Elle avait déclaré vouloir se reposer en paix et elle pria le fonctionnaire de garder le secret sur son identité.

— Dans une ville d'eaux ou sur une plage j'aurais été importunée par une foule d'admirateurs et des reporters en mal de copie. Ici, on me laissera tranquille, j'espère.

L'adjoint n'avait donc parlé à personne, dans Blenneville de la présence de l'artiste. Il fut effaré de savoir qu'on l'avait tuée.

— Deux crimes en une nuit ! Le bourg qui avait toujours été si paisible ! Pourvu que cela n'effraye pas les gens venus pour l'été !

Ceux-ci, assez nombreux en ce coin charmant, étaient un profit appréciable pour les commerçants du lieu. Quelques maisons rurales, restaurées, étaient louées meublées pour la saison. Les trois hôtels étaient au complet. L'adjoint manifesta son souci du mécontentement de M. le maire, actuellement absent mais devant être de retour dans quelques jours.

— Lui qui était si content de voir Blenneville devenir une station de vacances !... Les campeurs ne

vont pas rester, c'est certain ; or ils font vivre les boutiquiers qui, l'hiver, ne voient pas grand monde... Entrez ! jeta-t-il en entendant frapper à la porte. Tiens, monsieur le curé ? Mes respects...

Le curé, vieil homme au visage pour le moment bouleversé, accepta la chaise que lui avança le brigadier et gémit :

— C'est épouvantable! Je viens d'apprendre qu'un second meurtre a été commis.

Puis il se tut, accablé. Constant qui venait de refuser la cigarette offerte par le brigadier car il ne fumait jamais, respecta un long moment le silence général puis dit au vieux prêtre :

— Nous allons nous retirer pour ne pas risquer d'être indiscrets.

— Non, non, restez. Je suis allé à la gendarmerie où l'on m'a dit vous avoir vu entrer à la mairie, brigadier, car c'est vous que je voulais voir. Monsieur est sans doute de la police ? Oui ? Alors voici... Il s'agit de ma nouvelle paroissienne, de la bienfaitrice du pays, Mme Noirmontier. On la sait immensément riche, elle est immobilisée par ses rhumatismes et, au château, elle n'a qu'une servante. Vous devez comprendre que les tragiques événements de cette nuit l'ont justement effrayée et elle désirerait qu'on fît garder le château par deux de vos hommes, brigadier. Elle les en récompensera avec son habituelle générosité. Une dame si charitable, monsieur le policier ! Elle m'a donné cinq mille francs pour mes pauvres ! Sa venue ici est une vraie bénédiction pour la région.

Le brigadier promit de faire garder la propriété la nuit et le prêtre, rassuré, quitta la mairie.

— Si riche que cela, cette châtelaine ? demanda Constant.

— Certes, commissaire. Elle a acheté le château de Blenneville mis en vente depuis huit ans sans pouvoir trouver d'acquéreur car le prix en était élevé, huit cent mille francs ! Cette somme fut versée comptant au notaire, Mme Noirmontier désirant une demeure historique pour y finir ses jours. Elle n'occupe que le rez-de-chaussée encore trop grand

pour elle seule. Marthe, la servante qu'elle a amenée avec elle, est une femme de trente-cinq ans, assez jolie, ma foi, et qui paraît dévouée. On comprend que ces deux femmes soient effrayées car le château est éloigné du bourg.

Constant grogna contre l'imprudence des vieilles dames riches et se promit bien d'aller rendre visite à la châtelaine pour lui conseiller de prendre un domestique sûr et armé.

— Les « Insaisissables », s'ils s'attardent dans les environs, sont fort capables de tenter une expédition au château, conclut-il. Vos hommes, brigadier, devront faire bonne garde dès ce soir. Nous avons déjà assez de victimes à Blenneville !

Il se sentait las et regardant sa montre-bracelet, s'écria :

— Dix-sept heures ! Et je n'ai pas déjeuné. Je file. Ma femme a dû donner des ordres pour qu'on me garde un repas froid. Puis-je conserver la bicyclette jusqu'à demain, brigadier ?

— Certainement. A demain, donc, car j'espère que cette nuit nous n'aurons aucune raison d'aller vous réveiller. Vous avez eu tort de refuser le « casse-croûte » proposé par Picard à la ferme. J'en ai profité, moi, ce qui ne m'empêchera pas de dîner avec appétit. Les émotions, ça creuse.

— Que voulez-vous, brigadier, chacun ses faiblesses. J'ai l'estomac délicat et le jambon fumé m'est interdit. Bon appétit et... bonne nuit !

Alice Constant, tricotant mélancoliquement sous une tonnelle de l'auberge, reçut son époux avec un regard lourd de reproches. A Paris, elle était constamment seule à l'heure du déjeuner. Son fils prenait ses repas au lycée et Constant n'était jamais chez lui. Elle avait espéré, en ces quinze jours de congé, profiter de la présence d'Albert et...

— Ça recommence, alors ? Si j'avais su je serais restée chez nous. Je pouvais du moins bavarder un peu avec ma voisine de palier.

— Suis-je responsable des événements, ma pauvre amie ? Me voici avec deux crimes sur les bras. Si tu crois que cela m'amuse !

Non, cela, certes, ne « l'amusait » pas, pourtant il était heureux de reprendre la piste qui, il l'espérait, le conduirait à l'arrestation des « Insaisissables », redoutable bande de criminels dont il entendait bien débarrasser la société.

Et puis il aimait passionnément sa profession et n'était pas fâché de se préparer une victoire de plus... car, cette fois se disait-il, les « Insaisissables » ne lui échapperaient pas.

La soirée dans la salle de l'auberge s'étira doucement en compagnie de trois Parisiens venus jouer au billard et d'Alice tricotant un chandail pour son fils. On commenta les événements et Constant, interviewé, se garda bien de donner la moindre indication concernant son début d'enquête. A onze heures du soir, chacun s'alla coucher et Constant s'endormit dès qu'il eut posé la tête sur son oreiller.

Il était trois heures du matin lorsque sa femme, qui avait le sommeil plus léger, le réveilla.

— Albert, on frappe à la porte... à la nôtre ! Mon Dieu, quelles vacances !

Elle continua de marmotter des regrets sans que son époux lui répondît car il avait entendu, succédant aux coups frappés dans la porte la voix du brigadier de gendarmerie Labouet dire :

— Une des villas des « Parisiens » a été incendiée il y a une heure. Pas de morts à déplorer mais cet incendie paraît étrange.

Ces derniers mots activèrent l'ardeur à s'habiller de Constant qui, allant ouvrir à Labouet, lui lança en boutonnant son veston :

— C'est loin, cette villa ?

— A cinq minutes d'ici. La maison est entourée d'un grand jardin et c'est à ce détail que les demeures voisines ont échappé au danger. L'incendie, d'ailleurs, a fait peu de dégâts car nos pompiers sont arrivés dès que l'alerte a été donnée. Je me demande pourquoi ces bandits ont mis le feu à cette maison.

— Les locataires sont des Parisiens, dites-vous ? Des types riches, très probablement ?

En chemin, le brigadier pour qui tous les gens

nés hors de la région et n'apparaissant à Blenneville que l'été étaient appelés « Parisiens » rectifia cette affirmation trompeuse.

En réalité les frères Tomiex et leur ami Ramus, trois jeunes étudiants en médecine, habitaient Lille dont ils étaient originaires. Ils semblaient amplement pourvus d'argent, sans doute par leurs familles, mais ils ne devaient pas avoir en leur possession une somme capable de leur attirer la visite de cambrioleurs.

— Je vois, oui... Lestés de quelques gros billets largement suffisants pour leurs vacances, rien de plus ! Pas de domestiques ?

— Un seul gardien de la villa, un vieux paysan sourd qui fait un peu de ménage et de cuisine. C'est suffisant car les étudiants ne restent pas souvent chez eux. Ils excursionnent à bicyclette dans les environs, font du canot... C'est tout ce que je sais pour le moment.

Ils étaient arrivés devant la villa. Quelques curieux, réveillés, bavardaient avec les Lillois et le vieux Blaise qui, lui, tremblant de peur rétrospective, ne cessait de répéter :

— J'avais tout éteint, tout ! J'suis pas fautif, ça non, j'suis pas fautif.

Par bonheur, comme l'avait dit le brigadier, les dégâts étaient insignifiants. Constant pria les jeunes gens de le suivre et entra dans la maison à un unique étage dont le plafond noirci fumait encore.

— Aucune cause connue à cet incendie ? Où étiez-vous ?

— Mais nous étions couchés et même endormis ! Nos chambres sont au rez-de-chaussée et le feu a pris au grenier ce qui fait que nous ne nous sommes d'abord aperçus de rien. Ce sont les cris du vieux Blaise qui nous ont réveillés. Il couche dans un chalet de bois, au fond du jardin et a le premier aperçu la fumée, puis les flammes s'échappant du toit.

— Il ne dormait donc pas, lui ?

— On le croyait mais il nous a avoué qu'il était resté sur le seuil de la porte pour veiller... à cause

des crimes qui viennent de bouleverser Blenneville. Bref il ne se sentait pas en sécurité.

Constant bougonna que cependant le vieux paysan n'avait rien à craindre, lui, et il le fit venir.

Blaise, qui avait dépassé largement la soixantaine, semblait exagérément bouleversé. Il levait constamment la tête vers le plafond et balbutiait des mots indistincts. Constant eut beaucoup de mal à se faire entendre de lui et à obtenir des réponses claires qui se résumaient ainsi : les trois étudiants étaient partis à bicyclette après le déjeuner et Blaise avait un peu jardiné puis il avait soupé, vers vingt heures, en ne voyant pas rentrer les locataires qui dînaient souvent dehors. Ceux-ci étaient de retour à vingt-deux heures environ et trouvèrent le vieil homme devant la porte de sa cabane.

— J'peux point dormir, leur avait-il dit, rapport à c't'engeance du diable qu'assassine le pauvre monde. J'aime mieux voir ce qui s'passe s'y doit s'passer quéque chose.

Il s'était passé quelque chose : un commencement d'incendie !

— En somme, fit le brigadier soulagé, rien d'étrange après tout ? Je m'excuse, Constant, de vous avoir dérangé. Ces « Insaisissables » me font perdre la tête, ma parole, je crois les deviner partout. Ne me suis-je pas imaginé qu'ils étaient pour quelque chose là-dedans ? C'est sans doute l'un de vous, messieurs, qui ayant jeté une cigarette allumée par terre, aura involontairement causé le désastre.

— Pardon, riposta Julien Tomiex, aucun de nous n'est responsable de cela. Nous sommes partis vers treize heures et ça a commencé à brûler à deux heures du matin. De plus, l'incendie s'est déclaré dans le grenier où nous ne montons jamais. Informez-vous auprès des pompiers qui sont là-haut pour s'assurer que tout est éteint et vous verrez bien que...

A ces mots Blaise parut près de défaillir et l'on dut lui avancer une chaise. Il se reprit à balbutier, troublé par le regard que Constant fixait sur lui.

— Cet homme en sait plus qu'il ne dit, confia le commissaire à Labouet. Il aura laissé une bougie

brûler là-haut, parbleu... ou bien... Ma foi, je vais voir... Moi aussi, brigadier, je flaire les « Insaisissables » ici quoique rien ne justifie encore cette opinion.

L'escalier de bois conduisant au grenier avait été fortement endommagé par le feu et un des pompiers, apparaissant, cria :

— Pas par ici, il y a danger, messieurs. Servez-vous de notre échelle et grimpez du dehors car votre présence est indispensable, brigadier. Il y a un homme poignardé, là-haut.

— Je le savais, triompha Constant. Les « Insaisissables » sont passés par là ! Mais qui est ce malheureux ?

Les étudiants, étonnés, n'en savaient rien et assurèrent ne loger que Blaise.

— Labouet, gardez ce vieux pendant que je vais voir la nouvelle victime de ces démons. Je suis certain que Blaise, lui, était au courant de la présence d'un homme au grenier, cette nuit.

Puis courant dans le jardin, il monta agilement par l'échelle de fer appuyée contre la façade. Se glissant par la lucarne, il sauta sur le plancher encore chaud et, lampe électrique en main, se pencha vers le corps que les deux hommes désignaient.

La victime avait été frappée dans le dos de trois coups de couteau.

Soulevant le buste du mort, Constant regarda le visage horriblement brûlé, puis la main droite à laquelle manquait le pouce !

— Le crime est signé ! Sans aucun doute l'incendie a été causé par le criminel qui voulait rendre la victime méconnaissable. L'identification sera longue et difficile.

— Impossible même, ajouta le brigadier Labouet surgissant à son tour de la lucarne. Blaise a parlé ! Il avoue avoir reçu un inconnu vers neuf heures du soir. Celui-ci, qui se prétendit menacé par un ennemi, l'a supplié de lui donner asile, de le cacher et le vieux, pour gagner les cinq cents francs offerts, l'a conduit dans le grenier. Voilà pourquoi il n'était pas tranquille et ne pouvait pas se décider à se cou-

cher, parbleu ! Mais je le crois sincère quand il affirme n'avoir vu personne rôder dans le jardin.

— Moi aussi ! Il faudra prendre les empreintes digitales de ce mort, Labouet... car c'est sûrement un complice des « Insaisissables ». On l'a tué pour qu'il ne parle pas, on l'a défiguré pour qu'on ne découvre pas qui il est mais j'ai idée que ses empreintes digitales nous en apprendront suffisamment sur lui. Voyez, brigadier, ceci est le bidon qui contenait de l'essence, on a versé le liquide sur le visage de l'homme tué. Les « Insaisissables » néanmoins ont voulu qu'on sache qu'ils étaient les coupables et ils ont sectionné le pouce de leur complice ! Ils n'ont pas prévu que le feu se communiquerait au bois sec entassé dans un coin... car ils ont filé dès leur forfait accompli.

Les quatre hommes restèrent un moment silencieux devant ce cadavre anonyme qui avait payé de sa vie soit une trahison, soit un désir de reprendre sa liberté. Constant ne pensa pas à recommander le secret aux gendarmes qui, de retour chez eux, racontèrent tout à leur famille.

Aussi y avait-il foule, pour le train de huit heures quinze, dans la petite gare de Blenneville. On fuyait ce village, hier riant et heureux, à présent théâtre de crimes contre lesquels la police locale semblait rester impuissante.

Le juge d'instruction d'Elbeuf et les services compétents firent une nouvelle apparition dans l'après-midi, mais opérèrent sans la présence du commissaire Constant chargé par Labouet d'aller rassurer la nouvelle propriétaire du château de Blenneville.

CHAPITRE III

UN CHATEAU HISTORIQUE

En Normandie on appelle volontiers château toute demeure de vastes dimensions agrémentée d'un parc. Mais ce que vit Constant dès qu'il eut franchi la grille dorée de l'ancestrale propriété méritait bien son appellation fastueuse.

La façade s'ornait de balcons en fer forgé, de bas-reliefs représentant des sujets de chasse. Deux tours rondes dominaient et semblaient protéger le corps principal aux hautes fenêtres.

Le fossé qui entourait la propriété à laquelle on parvenait par un petit pont de bois, révélait que jadis ce château était fortifié. Toute antique défense semblait disparue et les pelouses faisant face au château donnaient à l'ensemble un air accueillant et hospitalier.

Il était surprenant qu'une vieille dame ait acheté une telle demeure pour elle seule et s'y contentât d'une unique domestique. Très vite, le parc allait redevenir à l'état sauvage puisque l'actuelle châtelaine ne se souciait point d'engager des jardiniers.

Avertie de la visite du commissaire de la Police judiciaire, celle-ci avait chargé Marthe de guetter la venue de Constant et de l'introduire immédiatement dans le salon.

C'est là que Mme Noirmontier passait dans un fauteuil roulant toutes ses journées. Elle s'excusa, en apercevant le visiteur de ne pas aller à sa rencontre et lui désigna d'un geste élégant mais impératif un siège près de la fenêtre.

Constant accepta, marmotta quelques mots de politesse tout en admirant cette vieille dame qui, née dans la bourgeoisie, n'en avait pas moins grande allure. Il la trouva, ma foi, digne du château et comprit presque, en la voyant, qu'elle eût désiré y habiter.

— Le brigadier Labouet, retenu par des obligations de service m'a chargé, Madame, de vous assurer que rien ne sera négligé pour votre sécurité.

— J'en suis certaine, Monsieur, et je l'en remercierai. A la vérité, je ne suis pas exagérément peureuse mais ma pauvre Marthe, une amie plutôt qu'une servante, car elle me sert surtout de demoiselle de compagnie, est terriblement effrayée, elle, et c'est surtout pour la rassurer que je désire voir le château sous la protection de la gendarmerie. J'ai soixante et onze ans et à cet âge, on est trop près de

la mort pour craindre de la voir arriver avant l'heure prévue par le destin.

Constant, très gentleman, assura que Mme Noirmontier ne portait pas son âge. Il n'en pensait pas un mot car la châtelaine paraissait avoir au moins quatre-vingts ans tant elle était ridée et tant sa voix basse chevrotait. Vêtue d'une ample robe de taffetas bleu foncé sur laquelle était posée une cape de soie noire dissimulant son buste, la vieille dame avait les jambes cachées sous une couverture de fourrure. Suprême coquetterie, les mains, sans doute déformées par les rhumatismes, étaient gantées. Ses cheveux blancs se dissimulaient sous une mantille noire tombant jusqu'aux yeux que protégeaient des lunettes à verres teintés. Constant, troublé, embarrassé... pour la première fois de sa vie... se sentit mal à l'aise, presque inquiet.

Cette femme, si vieille, condamnée à l'immobilité, ne serait-elle pas une proie facile pour les bandits ? Marthe, si dévouée qu'elle soit, était bien incapable de la défendre. Constant avait admiré la grâce fragile de la demoiselle de compagnie, son pâle visage, son regard hanté par la frayeur d'une attaque nocturne. Marthe, qui pouvait avoir tout au plus trente-cinq ans, était de ces créatures qui, le commissaire l'eût parié, s'évanouissent en face de leur ombre.

Mme Noirmontier, étrangère aux pensées du visiteur, bavardait avec aisance, parlait de ses voyages par le monde, de ses relations.

— Veuve très jeune, j'ai passé ma vie dans les hôtels et les chemins de fer, Monsieur. Je ne tenais pas en place, comme on dit. Eh, eh, m'en voici bien punie ! Bah, je ne regrette rien... mais j'ai senti le besoin soudain de me donner une demeure stable. J'avais toujours rêvé d'un château historique faiblesse de femme riche à laquelle n'a manqué qu'un nom noble pour se croire une grande dame... et voici mon rêve réalisé ! On m'a conseillé de prendre des serviteurs pouvant veiller sur ma vie mais j'ai horreur des figures nouvelles. Au fond, je suis une originale.

C'était tout à fait l'avis de Constant qui ne protesta que pour la forme et prit congé en faisant quelques pas vers le fauteuil roulant, mais Mme Noirmontier, d'un geste impératif, l'arrêta et il la salua d'où il était, riant en lui-même de cette nouvelle châtelaine n'autorisant pas un simple policier à avoir l'honneur de l'approcher de près. Marthe, sans doute aux aguets, se présenta pour reconduire le visiteur qui n'oublia pas de la questionner en traversant le parc.

— Oh, Monsieur, Madame a des idées comme personne ! Et il n'y a pas à discuter ses ordres. Je suis à son service depuis dix ans. Non, Monsieur, elle ne peut plus marcher et passe son temps à lire. Le château qu'elle a acheté tout meublé a une bibliothèque importante. Il y a même de très, très vieux livres.

— Et de beaux meubles sans doute, fit Constant, pensant subitement et sans savoir pourquoi à l'ameublement du fermier Harbois. Dites-moi, y a-t-il des oubliettes dans ce château, des souterrains ?

— Non... mais il y a des caves pleines de rats. Je n'y descends jamais mais j'entends ces bêtes répugnantes trotter la nuit. Madame n'a peur de rien, elle. Alors on va nous envoyer des gendarmes pour la nuit ?

— Deux suffiront. Où les logera-t-on ?

— J'y ai pensé. La lingerie qui est près de la cuisine est une pièce confortable pourvue d'un lit. Je pense que cela suffira ?

— Sûrement. Allons, ne me reconduisez pas plus loin, votre maîtresse pourrait avoir besoin de vous.

Mais Marthe tint à repousser la grille derrière Constant qui sourit en la voyant fermer à clef, derrière lui, l'antique et solide serrure.

« Oh, se dit-il, si cela la rassure, laissons-lui ses illusions. Mais il serait facile d'escalader ce mur et de pénétrer dans le parc. Charmante vieille dame, cette châtelaine, mais bien imprudente et fort originale... étrange, même. Elle paraîtrait à peine vi-

vante sans sa conversation enjouée. Allons, la récréation est terminée, au travail, maintenant.

Et il alla voir le brigadier Labouet pour savoir si le juge d'instruction avait découvert du nouveau.

Hélas, il n'en était rien. Le corps de l'inconnu au visage brûlé avait été transporté à la mairie en attendant une voiture d'ambulance d'Elbeuf. La réponse concernant les empreintes digitales du fermier Harbois n'était pas encore arrivée et le juge, effrayé par ses responsabilités, avait déclaré qu'il allait réclamer la collaboration des agents de la Sûreté rouennaise.

— Excellente idée, ironisa Constant. Plus on sera nombreux, plus facilement on pataugera... La gare est surveillée ainsi que les routes, j'espère ?

— Soyez tranquille. Les localités voisines sont alertées et veillent également. Croyez-vous que la bande soit encore ici ?

— Oui. Pour moi elle se cache dans les environs. Elle semble avoir son quartier général à Blenneville, pour le moment. L'important est de l'empêcher de décamper. Ah, dites donc, n'oubliez pas d'envoyer deux de vos hommes au château.

— C'est que... ils sont tous pris. Nous ne sommes pas beaucoup ici, vous savez. Il me reste Benoit, j'espère qu'il suffira.

— Un « as », ce Benoit ?

Non, ce n'était pas un as, mais seulement un brave garçon plein de bonne volonté, de courage aussi. Constant, auquel il fut présenté, le jugea rapidement... Aucune initiative, pas la moindre finesse. Un gendarme tout juste bon à verbaliser contre les vagabonds et les voleurs de poules !

— Entendu pour Benoit, mon bon, je me charge de le rejoindre au château qui m'intéresse énormément. Que savez-vous sur cette superbe propriété ?

Labouet, un enfant du pays, y avait joué, jadis, avec les enfants du jardinier des maîtres d'alors.

— Cette demeure a, paraît-il, appartenu à Mme de Lamballe qui y vint deux fois. Avant, elle était la propriété des marquis d'Elmontal, illustre famille normande, qui y entretenaient de nombreux soldats

car ce fut un château fortifié. Rien n'y manque, du reste, comme passages secrets, oubliettes, souterrains. Aussi en avons-nous fait, dans le temps, des parties de cache-cache et des découvertes !

— J'iens, mais Marthe m'a assuré qu'il n'y avait rien de tout cela. Elle l'ignore donc ?

— Sûrement. Sa maîtresse a acheté « chat en poche », comme on dit, et ne s'est inquiétée que de l'état du rez-de-chaussée. Le notaire d'Elbeuf qui fit l'affaire n'a même pas réussi à lui faire examiner le plan. Il est vrai que pour une femme à demi paralysée, ces détails n'ont aucune importance.

— Evidemment... Le nom du notaire ?

— Me Level. Il habite rue de Paris. C'est lui qui vendit sa ferme à Harbois. Blenneville n'a point de tabellion.

— Demain matin, je file à Elbeuf.

— Vous croyez cela utile, geignait presque Labouet qui ne pouvait plus se passer du commissaire Constant.

— On ne sait jamais. Des souterrains, des caches secrètes ? Hum, cela ferait un excellent repaire pour les « Insaisissables », et je tremble pour cette pauvre vieille dame. Il faut que je me fasse donner le plan. Nous explorerons dans l'après-midi le château en entier. Je regrette que Mme Noirmontier tienne tant à rester dans cette demeure et je la devine trop obstinée pour espérer la faire changer d'avis. Mais, après tout, il n'est pas prouvé que les bandits connaissent à fond le château. Une battue dans le bois ne sera pas inutile.

Labouet, prenant ce conseil comme un ordre, leva les bras au plafond. Ses hommes étaient sur les dents depuis la veille et il avait téléphoné en vain pour réclamer du renfort.

— Un régiment ne serait pas de trop, grommela-t-il en serrant la main du commissaire qui, à grandes enjambées, regagna l'auberge pour dîner rapidement et annoncer à son épouse qu'il serait absent toute la nuit.

Une surprise l'attendait en la personne de l'ins-

pecteur Porel, son second dans toutes ses enquêtes. Léon Porel, gros homme d'une quarantaine d'années, sirotait un apéritif en compagnie de Mme Constant.

— A vos ordres, commissaire, cria-t-il en apercevant son supérieur et ami. Le chef m'envoie en renfort et j'apporte les renseignements réclamés au service anthro...

— Ça suffit, bavard, interrompit Constant prudemment, car la salle était pleine de consommateurs. Heureux de te revoir, vieux. Tu es « officiellement » envoyé ici, fit-il plus bas en s'asseyant près de lui.

— Et comment ! Le chef, quand il a su l'histoire du pouce sectionné, a dit que l'affaire nous incombait. Les empreintes prises sur le mort de la ferme, ajouta-t-il très bas, sont celles d'un nommé Hobrer, forçat évadé depuis cinq ans et resté introuvable. Condamné à vingt ans de travaux forcés pour l'attaque à main armée de la banque Australienne, à Paris, il a joué « la belle » au bout de trois ans. Aucune erreur, Constant, c'est lui !

— Je m'attendais à quelque chose de ce genre. Donc Hobrer était venu se réfugier à Blenneville. Pourquoi justement ici ?

— Pourquoi ailleurs ? La retraite est bien choisie. Qui aurait pensé à soupçonner ce riche fermier devenu un semblant d'honnête homme ?

— Qui ? mais les « Insaisissables », parbleu ! Or, comme les loups ne se mangent pas entre eux, du moins sans de sérieuses raisons, Hobrer a dû faire un moment partie de la bande. On a jugé prudent de lui clore la bouche définitivement. Diable, il y a des défections dans le rang car le mort de la villa des étudiants doit être dans le même cas.

Et, brièvement, il résuma pour Porel les détails de cette dernière affaire. Celui-ci qui était au courant de l'assassinat de la danseuse, marmotta :

— Trois crimes en deux nuits ? Bigre ! Il faut réussir cette fois, commissaire.

— On réussira, inspecteur, riposta Constant que la présence de son ami rendait joyeux.

Si joyeux que lui, généralement ennemi des apéritifs, commanda un Vichy-fraise, la seule consommation que son estomac lui permettait. Alice Constant prit un porto, sur les instances de son époux désireux de la dérider un brin car la pauvre femme se plaignait, non sans raison, des tristes vacances qu'elle passait.

Quand leur dîner fut servi, ils changèrent de table. La salle, vidée de ses consommateurs, retomba dans le silence.

Constant, subitement, fut pris d'une torpeur qu'il ne put surmonter. Alice fit observer que cela n'avait rien de surprenant car, depuis son arrivée à Blenneville, le commissaire avait peu dormi et s'était surmené.

— Il te faut du repos, Albert.

— Je dois passer la nuit au château, ma bonne amie. Ah ! je sens bien que j'en suis incapable ! Je ne peux pas tenir mes yeux ouverts. Dînez sans moi, je vais monter m'étendre deux heures sur le lit. Après dîner, Porel, cours à la gendarmerie et dis au brigadier d'envoyer Benoit au château où il m'attendra. Toi, tu resteras ici, au cas où dans la nuit on signalerait un nouveau crime. Excusez-moi, mes amis, mais vraiment je n'en puis plus.

Porel dut le soutenir pour monter au premier étage et l'aida à s'étendre. Puis il rejoignit Mme Constant qui tristement lui dit :

— Il se tue avec une existence pareille ! Enfin, voyons, monsieur Porel, il n'y a pas qu'un seul commissaire à la P. J.

— Non, mais il n'y a qu'un Constant et lui seul est capable de saisir les... « Insaisissables ». Garçon, le fromage en vitesse. J'espère bien que nos bandits auront la politesse de ne pas troubler mon sommeil cette nuit, car la nuit dernière j'étais de service dans une rafle à Montparnasse et le tortillard qui m'a conduit ici était trop inconfortable pour que je puisse dormir un brin pendant le voyage. Dites, n'oubliez pas de réveiller Constant dans deux heures, surtout, il y tient.

— Je veillerai sur lui, riposta Alice, assurant

ainsi qu'elle n'aimait pas mentir, mais prouvant qu'elle ne manquait pas de finesse en promettant simplement de « veiller », ce qui ne l'engageait nullement à troubler le sommeil de son époux.

Porel, à la gendarmerie, reçut l'assurance que Benoit serait à son poste et il put gagner sa chambre au troisième étage de l'auberge et y dormir du sommeil du juste jusqu'au matin.

CHAPITRE IV

UNE AUBERGE INQUIÉTANTE

Lorsque Constant se réveilla, il faisait jour et de la cour montait la chanson de l'aubergiste, robuste Normand de quarante ans, hurlant à pleine voix un refrain du terroir.

Alice sommeillait encore, le nez au mur. Son mari passa sa main sur son front, respira largement, puis murmura, rageur :

« Narcotique ! Pour une fois que je me permets un apéritif, c'est réussi.

Il se leva doucement pour ne pas éveiller sa femme, s'habilla sans trop de hâte, avec ce soin de l'homme élégant qui entend le rester en toutes les circonstances. Ce n'était pas là du temps perdu car Constant en profitait pour réfléchir. Après s'être rasé, il eut même un sourire qui prouvait sa satisfaction.

« Narcotique, murmura-t-il une seconde fois lorsqu'il fut prêt et jeta un dernier regard sur la glace de l'armoire. J'ai eu une excellente idée, après tout, en buvant ce Vichy-fraise.

Il monta au troisième étage et trouva Porel prêt à sortir.

— Que fait-on ce matin, commissaire ? On va au château ou chez le notaire ? Vous voilà bien reposé, il me semble.

— Nous irons seulement après déjeuner. Rien n'est survenu de tragique au château, sinon nous en serions déjà avertis, donc prenons une matinée de repos.

— Mais, Constant, voyons...

Celui-ci, dédaignant de répondre, ouvrit la fenêtre qui avait vue sur la cour déjà inondée de soleil et, désignant de la main le gros aubergiste qui rinçait des bouteilles vides en chantant, il dit :

— La joie bruyante sied aux consciences tranquilles, je crois ? Le sieur Pelletier, aubergiste à Blenneville, a les cheveux roux et la figure d'un brave homme. Il me plaît ! Descendons bavarder un brin avec lui.

Porel le suivit à regret. Selon lui, on aurait mieux à faire. Mais il ne se permit aucune observation.

Pelletier accueillit ses clients avec un large sourire et leur tendit une main humide, ce dont il s'excusa. Constant, jovial, le félicita sur la bonne tenue de son établissement et sur les bénéfices qu'il ferait cet été... malgré le départ précipité de quelques-uns de ses pensionnaires.

— Ces crimes font grand tort à la région, ajouta-t-il, mais je veux espérer que les clients qui nous restent échapperont à la panique si un nouveau drame se produisait.

— Oh, à vous dire vrai, pour moi c'est fini. Les malfaiteurs doivent être loin à l'heure qu'il est et je n'ai qu'une crainte, c'est de vous perdre tous les deux car, puisque vous êtes chargés de l'enquête, vous allez sans doute vous lancer à la poursuite des « Insaisissables » ?

Porel, qui s'impatientait de ce bavardage pour lui sans intérêt, était entré dans la salle du café dont la porte ouverte donnait sur la cour. Son arrivée fit sursauter le garçon lavant le comptoir et Porel s'étonna que ce maigre et assez antipathique personnage fût si visiblement troublé par sa venue.

— Sers-moi un café, mon gars... sur le comptoir, tiens, tout bonnement. Tu n'as pas l'air dans ton assiette ? Aurais-tu peur des bandits, toi aussi ? aussi ?

— Non, non... enfin oui, un peu tout d'même. Personne n'est bien tranquille, forcément. Et com-

ment va votre ami, le commissaire Constant ? Il n'est pas plus mal, surtout ?

— Pourquoi diable voudrais-tu qu'il soit plus mal ou même mal ?

— Je ne sais pas, je disais ça... comme ça...

— Passe-moi le pot, fit Porel, voyant trembler la main du garçon, tu verses le café à côté, mon gars. Du sucre ? Merci...

Et il se tut, regardant l'homme qui, pour échapper à ce regard, prétexta la nécessité de balayer le seuil et s'éloigna vivement.

A ce moment, Constant parlait justement de ce garçon à l'aubergiste.

— Il y a longtemps que Joseph est à votre service ?

— Depuis le commencement de la saison d'été. Ça fait un peu plus de deux mois. Avant il était à Rouen. Je ne le connaissais pas, mais ses certificats sont bons et je suis satisfait de lui.

— Et vous, Pelletier, vous vous habituez à Blenneville ? Ma femme, à laquelle on avait recommandé votre auberge, m'avait parlé de Leleu, patron de l'hôtel des Touristes. Votre prédécesseur, ce Leleu ?

— Oui, il était ici l'été dernier et s'est retiré pour vivre de ses rentes. Ça m'a décidé et j'ai acheté son fond au printemps. L'été c'est gai, ici, mais faudra voir pendant l'hiver ! On ne doit plus voir un chat après septembre. J'en serai quitte pour fermer quelques mois et aller prendre du bon temps à Rouen où j'ai des relations.

— Vous veniez de Rouen, probablement ?

— Tout juste. J'y bricolais comme maître d'hôtel en extra, tantôt ici, tantôt là, attendant la bonne occasion de m'établir à mon compte. J'ai pas à m'plaindre, ça va.

— En somme, conclut Constant, les crimes commis ces dernières nuits ne vous ont pas inquiété ? Tant mieux. Je pense, comme vous, que la sinistre bande est allée se faire prendre ailleurs... et il est probable que je ne pourrai pas prolonger mon séjour ici.

Les petits yeux sournois de Pelletier brillèrent,

son sourire s'accentua. Constant eut le tact de ne pas en faire la remarque et assura :

— En tout cas, ma femme restera chez vous et j'ai l'intention, pour qu'elle ne s'ennuie pas, de faire venir mon fils. Vous ne perdrez donc rien et je vous recommande mon gamin, un bon petit, mais assez turbulent.

— C'est rien, ça, on sait ce que c'est que les gosses...

Mais Constant, abandonnant le patron à son travail, gagna le café, y retrouva Porel qui réfléchissait devant son verre vide et qui lui confia :

— Le garçon a un drôle d'air, commissaire. A mon avis, il ne doit pas être blanc comme neige.

— Tel maître, tel valet, riposta Constant. Mon vieux, hier on a mis un narcotique dans mon Vichy-fraise pour m'empêcher de passer la nuit au château. Chut, pas de cris, pas de gestes, le patron nous observe par la porte ouverte. Il ne faut pas qu'il se sente soupçonné. Ah ! il y a vraiment, en ce bourg, trop de nouveaux propriétaires ! Les « Insaisissables » qui ont amassé un sérieux magot ont placé leurs capitaux de façon inattendue. Harbois devient fermier et Pelletier se fait aubergiste... Porel, c'est ici que nos bandits se cachent! Aussi, demain nous partons, mon bon ami.

— Mais, au contraire, sapristi...

— Idiot, nous sommes brûlés, voyons ! Il va s'agir de revenir en secret et de s'installer dans un coin sûr. Pour donner le change, je laisse Alice ici et même je fais venir Henri. Allons lui expédier un télégramme et un mandat, vieux.

— Est-ce prudent ? s'effara Porel une fois dans la rue.

— Impossible de faire autrement sans donner l'alarme. Du reste, mon fils est malin et brave pour ses quatorze ans et je lui ferai la leçon ainsi qu'à ma femme. Je vais réclamer deux collègues par téléphone à la P. J. Ils s'installeront incognito chez Pelletier et veilleront sur Alice et sur le petit.

Après être passé à la poste, les deux policiers

se rendirent à la gendarmerie. Le brigadier Labouet était absent. L'homme de faction leur dit :

— La série continue ! « Ils » sont allés cette nuit au château et Benoit n'y a vu que du feu.

— Grand Dieu, Mme Noirmontier est-elle ?...

Constant était bouleversé. Cette pauvre femme si faible... et qu'il devait protéger...

— Non, rien de grave, rassurez-vous. Elle ne s'est même doutée de rien et a dormi paisiblement pendant qu'on lui volait ses bijoux enfermés dans un coffre et caché dans la chambre de sa domestique qu'on a trouvée ligotée et évanouie.

« Quant à Benoit qu'on avait trop confortablement installé, il a dormi comme une brute, paraît-il... et s'est fait sérieusement laver la tête par le brigadier. Vous allez là-bas, commissaire ? Mon supérieur y est avec mes collègues.

— Merci, mon brave, inutile. Je verrai Labouet après déjeuner. Un vol ? Diable ! Les « Insaisissables » s'assagissent, il me semble !

Porel, pendant le retour à l'auberge, parla de cette domestique qui pourrait probablement donner des indications précieuses. Constant, lui, ne l'espérait pas. Selon lui, la jolie Marthe avait dû perdre connaissance dès la brusque apparition des bandits. Elle était de ces créatures vite épouvantées, qui sont incapables d'un instant de sang-froid.

Le déjeuner fut tragique... Porel, mis au courant des soupçons de son supérieur concernant le patron du lieu et son garçon, conserva un mutisme absolu et, se souvenant du soporifique, ne mangea qu'à regret, du bout des dents. Constant dévora, lui, n'ayant pas dîné la veille. Alice, apprenant le départ de son époux pour le lendemain, geignait tout bas et aurait voulu rentrer à Paris.

— Le petit va venir, ma bonne amie. Il te tiendra compagnie. Tu vas me promettre de lier connaissance, dès leur arrivée, avec les deux touristes qui auront l'air de te reconnaître et se diront tes voisins de la rue de Seine. Compris ? Ce sont de braves garçons de chez nous... Tu saisis ? Non, non, pas de questions ici... Mais ne fais donc pas cette

figure-là, tu n'as rien à craindre. Il est nécessaire que personne ne se doute qu'ils sont de la P. J.

— Mais alors, Albert, tu ne pars pas parce que la bande... ?

— Chut, plus bas ! L'auberge n'est pas ce qu'elle paraît, là, si tu veux une explication. Méfie-toi du patron et du garçon... Je te répète qu'il ne t'arrivera rien, pourtant n'oublie pas la nuit de te barricader et fais mettre un lit dans ta chambre, Henri dormira près de toi. Va, je ne serai pas loin... Mange, maintenant.

Joseph s'approchait, apportant la salade.

— Manger ? gémit Alice. Tu viens de me couper l'appétit ! Quelles vacances ! Ce n'est pas une existence de...

— Ah ! Joseph, s'écria Constant interrompant son épouse, les femmes ne sont pas raisonnables. La mienne est contrariée parce que je vais être obligé de partir. Dame, le service avant tout ! Quand les malfaiteurs ne prennent pas de vacances, nous devons nous en passer aussi. Mon fils va arriver, soignez-le bien, hein, Joseph ?

Le garçon reprit son assurance habituelle et se mit à rire en répondant que le gamin, lui, aurait sans doute plus d'appétit que sa mère.

Le pensionnaire de la table voisine éleva la voix pour questionner les policiers dont le départ le soulageait fort.

— Si vous partez, c'est que les assassins ont filé d'ici et je ne suis pas fâché de savoir cela.

La nouvelle de ce départ fut commentée joyeusement par les quinze clients prenant leur repas et Porel, hargneux, grogna :

— Eh bien, on ne pourra pas dire que nous laissons des regrets !

Rassuré par le sourire de Constant qui lui conseillait de manger et de boire, il commanda une bouteille de mousseux qu'il déboucha lui-même et se déclara ensuite frais et dispos.

La salle se vida et Alice monta dans sa chambre pour préparer la valise de son mari.

— Je viens vous chercher, cria du seuil le briga-

dier Labouet aux deux policiers. Vous êtes au courant, paraît-il ? Marthe a des crises de nerfs dès qu'on veut l'interroger et Mme Noirmontier est magnifique de calme. Elle assure que maintenant elle n'a plus rien à craindre et se console fort bien de la perte de bijoux fort beaux, paraît-il, mais qu'elle ne portait plus. Benoit, lui, mieux vaut n'en pas parler. Mais pourquoi diable n'êtes-vous pas allé là-bas cette nuit comme convenu ?

— Je vous expliquerai cela en chemin, mon ami. Oh, mais vous avez une auto, cette fois ! Parfait car je vais vous l'emprunter pour filer à Elbeuf, après notre visite à la châtelaine.

— Au « Cheval Blanc » et à « Guillaume le Conquérant », les deux autres hôtels du bourg, la clientèle laisse un peu à désirer et on y oublie parfois l'heure réglementaire de la fermeture. Chez Pelletier, rien à dire, et des pensionnaires de tout repos... Jamais je n'aurais cru...

— Eh, mon cher, l'aubergiste a intérêt à faire bonne impression, parbleu ! J'ai fait réclamer, ce matin, par téléphone, une enquête concernant ces deux hommes, deux complices c'est certain. Ma pauvre Alice qui tenait à cet hôtel, recommandé par des cousins venus l'an dernier, a eu la main heureuse, au fond, car nous tenons enfin une piste. Dites donc, pendant notre prétendue absence, vous veillerez sur ma femme et mon fils, dites, Labouet ? On ne sait jamais, avec de tels bandits, ce qui peut leur passer en tête.

— Oh, une femme et un garçonnet... pas intéressant pour eux.

— C'est mon opinion, sinon... mais la prudence évite souvent le danger. Je compte sur vous.

— Parbleu !

En auto, le trajet fut court et suffit tout juste pour que Constant eût le temps d'expliquer ses plans au brigadier.

Au château, le commissaire se contenta de présenter son collègue de Paris à Mme Noirmontier qui les accueillit avec une sérénité parfaite et ajouta, pour Constant :

— Marthe va venir, il faut l'interroger sans se soucier de son état nerveux. Elle a vu les misérables, elle, et pourra vous donner leur signalement. La pauvre petite a eu très peur, mais enfin tout est fini, du moins pour nous deux, et elle doit faire son devoir.

La châtelaine, toujours dans son fauteuil roulant, était placée à contre-jour et Constant ne put voir si le cambriolage de la nuit avait altéré ses traits. La voix de la vieille dame, pourtant, était plus chevrotante que d'habitude et ses mains gantées s'agitaient fébrilement. Constant eut pitié de tant de faiblesse, de courage aussi et il manifesta tout haut son admiration.

— Si tout le monde montrait autant de « cran » que vous, Madame, la police verrait sa tâche très facilitée. Généralement on se tait par crainte de représailles ou simplement pour s'éviter un dérangement et les serviteurs de l'ordre public sont reçus à regret, comme des parias.

Marthe entrait. Pâle comme toujours, son visage exprimait la crainte plus que la frayeur. Constant lui tendit la main, examina le poignet de la jeune femme.

— Allons, je vois que les liens n'ont pas laissé de traces. Sans doute auriez-vous pu vous libérer facilement si vous ne vous étiez pas évanouie ? Dites-moi, dormiez-vous quand les misérables ont fait irruption dans votre chambre ? Vous étiez en peignoir, m'a-t-on dit ?

— Oui, Monsieur. Le bruit de la porte qu'on ouvrait brutalement m'a réveillée. Je m'étais simplement étendue sur mon lit, il faisait si chaud cette nuit ! Trois hommes sont entrés et se sont précipités sur moi. L'un d'eux m'a dit : « Si tu cries, tu es morte » et j'ai perdu connaissance.

— Naturellement, s'apitoya Constant. Celui qui vous a menacée était grand ou de taille moyenne ?

— Est-ce que je sais ? J'étais évanouie, je vous dis.

— Allons, Marthe, fit la châtelaine d'un ton mécontent, ne dites pas de sottises ! Vous n'avez plus

rien à craindre, maintenant. Lorsque ce bandit vous a parlé vous n'étiez pas encore sans connaissance. Comment était cet homme ?

— La pièce était dans l'obscurité, je n'ai rien vu, rien, je vous assure.

— Mais alors, objecta Porel, ils connaissaient les aîtres puisqu'ils ont pu se diriger sans lumière jusqu'à vous ? C'est étrange !

— Je... je... Oui, je me souviens que l'un d'eux avait une lampe électrique de poche.

— Ah ? Une petite lampe ou le modèle de celles qu'on appelle « torches » ? Vous savez ? Ce sont des tubes assez longs, fréquemment employés par les cambrioleurs.

— Vous avez raison, Monsieur, c'était une torche.

— Vous en êtes certaine ?

— Oh, oui, absolument certaine.

Porel ricana. Labouet sursauta et Constant, railleur, observa :

— Eh mais, vous n'avez donc pas complètement perdu tout sang-froid, Marthe, car en un moment pareil j'imagine qu'une femme fixe plutôt les visages de ceux qui la menacent que la lampe dont ils se servent. Allons, parlez et pas de crise de nerfs ni d'évanouissement, hein, ajouta-t-il sèchement. Le brigadier Labouet a remarqué que les cordes vous ligotant étaient disposées de manière à ne pas vous meurtrir la chair, touchante et surprenante sollicitude de la part de criminels ordinairement brutaux. Vous devez bien penser que l'aventure paraît louche. Répondez en toute franchise.

Elle avait rougi puis blêmi, et soudain courut à sa maîtresse dont elle saisit la main.

— On me soupçonne, on m'accuse... Défendez-moi !

— Sotte, parlez donc, répondit la vieille dame agitée. Excusez-la, elle s'imagine que si elle parle ils se vengeront. Mais elle va se montrer raisonnable, n'est-ce pas, ma fille ?

Marthe fit un signe affirmatif et accepta la chaise que lui avança le brigadier. Elle déclara que celui qui avait parlé était plutôt petit et assez gros. Il

portait un imperméable de couleur claire. Les deux autres, de taille moyenne, avaient des casquettes et le col de leur veston remonté. C'est tout ce qu'elle savait.

— Commissaire, fit Porel, on aura les empreintes de pas.

— Je les ai fait relever, assura Labouet.

— Sans intérêt, coupa Constant. Je connais ces gaillards, ils mettent chaque fois des chaussures trop grandes. Pointure quarante-cinq ! Hein, Porel, en a-t-on relevé de ces empreintes toutes pareilles, à croire que la bande est composée de géants. Passons. Comment savait-on que vous gardiez les bijoux dans votre chambre ?

— Madame l'a annoncé à tout le monde quand nous nous sommes installées ici. J'en étais assez contrariée.

— J'ai eu tort, reconnut la châtelaine souriante. Pouvais-je prévoir que dans ce tranquille village ?...

— Non, évidemment. Et comme la propriété, en vente depuis longtemps était ouverte à tout visiteur, les bandits ont pu faire l'inspection des lieux avant votre venue, déclara le brigadier.

— Eh bien, ce sera tout, conclut Constant campé devant Marthe. Désormais plus rien à redouter, jeune femme. Etes-vous rassurée ?

— Oui, puisque je n'ai plus les bijoux... Je pense que c'est parce que j'étais évanouie qu'on n'a pas cru devoir serrer très fort les cordes.

— Très juste ! Vous n'étiez pas un adversaire dangereux. Mes respects, madame Noirmontier. Nous ferons en sorte de vous éviter de nouveaux interrogatoires, fit Labouet respectueux.

— Mes dieux, reprit Constant, s'inclinant assez bas, en vrai gentleman. Oui, mon collègue et moi nous quittons Blenneville demain matin. Je crois avoir trouvé la piste des « Insaisissables » qui auraient regagné Paris, la seule ville où l'on peut espérer nous échapper.

— Ah, vous voyez, Marthe, ils sont partis ! Je regrette, Messieurs, de ne plus avoir à vous recevoir et je vous souhaite bonne chasse.

CHAPITRE V

EXPLORATION DANGEREUSE

— Maître Level, excusez-nous de vous déranger mais...

Et Constant se nomma puis présenta son collègue Porel.

— Tout à votre disposition, Messieurs.

Le commissaire de la P. J. se contenta de demander des renseignements sur les récents acquéreurs de propriétés à Blenneville mais le vieux tabellion ne savait pas grand'chose. On avait payé comptant, sans marchander et il gardait la plus grande considération pour des clients si agréables.

— Les papiers présentés et qui m'ont servi à établir les actes d'achat étaient suffisants. On ne s'inquiète, dans une étude, que des acquéreurs demandant crédit car notre devoir est alors de nous assurer s'ils sont solvables. Or, je n'ai pas eu à faire faire la moindre enquête. Même Mme Noirmontier a tout versé en signant les actes !

— Tiens, fit Porel, mais c'est juste... notre châtelaine est aussi toute nouvelle dans le pays. Simple coïncidence, naturellement.

— Qui sait ? riposta Constant sans se soucier de l'air effaré de Me Level. Cette charmante vieille dame me paraît sous la domination de cette diablesse de Marthe, laquelle, assez bonne comédienne, n'a pourtant pas réussi à me mettre dedans. Mon vieux Porel, je ne serais pas étonné que ce brave Benoît — pas malin, soit, mais esclave de la consigne — ait lui aussi, la nuit dernière, pris un soporifique. Or Marthe, qui s'est montrée, paraît-il, fort aimable avec notre gendarme, lui a offert deux verres de vin et a insisté pour qu'il les vide. Cette femme est à surveiller car, pour moi, c'est elle qui a remis les bijoux de sa maîtresse à des complices et s'est ensuite fait gentiment ligoter pour détourner les soupçons.

Habitué aux rapides succès de son supérieur, Porel n'en restait pas moins muet d'étonnement. Le no-

taire, lui, atterré de ce qu'il entendait, marmottait des « ça alors... ça alors... » interminables.

— Mais comment avez-vous su tout ça, Constant ? On ne s'est pas quittés, nous deux depuis ce matin.

— J'ai bavardé avec notre aubergiste qui ne doit être qu'un vague comparse et je lui ai fait dire que Marthe venait quelquefois chez lui lorsqu'elle se rend au village pour les provisions. Il a une grande admiration pour cette belle fille qu'il m'a assuré n'avoir peur de rien et posséder un revolver avec lequel elle fait facilement mouche. Selon lui, la châtelaine n'a rien à craindre avec une telle garde!... Mais tu vois, mon bon, que ce portrait de la dame de compagnie est fort différent de ce qu'on en connaît ! Pelletier est bavard et peu au courant, c'est visible, des plans du chef de la bande. Il s'est cru malin et a détruit en quelques minutes la tactique de Marthe.

— Une bande ? gémit le notaire... Il s'agit donc des « Insaisissables » ? Mais s'ils tuent tous mes nouveaux clients, cela fera un effet désastreux près des futurs acquéreurs !

On le voit, Me Level pensait surtout à ses intérêts. Il s'en excusa d'ailleurs immédiatement en faisant remarquer qu'après tout Harbois, le fermier assassiné, ne lui avait pas semblé des plus sympathiques. Quant à l'aubergiste Pelletier, il ne pouvait pas croire que ce brave homme était mêlé à cette tragique affaire.

— Ah ! Messieurs, combien je regrette de ne pas pouvoir vous aider davantage !

— Ne vous désolez pas, j'ai un service à vous demander, me remettre les plans du château, souterrains compris. Mme Noirmontier s'en est désintéressée, paraît-il, et vous les a laissés.

— En effet. Les voici.

Constant s'informa si c'était là l'unique exemplaire qui existât.

— Je crois pouvoir affirmer que oui. Remarquez que le document est fort ancien. Il fut toujours entre les mains des propriétaires du château et je le tiens du dernier, un Américain ayant acheté la pro-

priété par caprice, y ayant passé deux mois puis s'en étant complètement désintéressé quand il regagna New-York. C'est là que je lui ai adressé le chèque du prix de vente.

— Encore un mot, maître Level... Existe-t-il un ouvrage parlant du château de Blenneville et mentionnant l'existence des souterrains et des oubliettes ?

— Je l'ignore. Ce serait, en tout cas, un livre rare et très ancien. Je devine où vous voulez en venir... et je me permets de vous faire observer que pendant le temps, assez long, où le château fut en vente, j'ai veillé à ce que la demeure partiellement meublée soit fermée mais le parc, les dépendances ont souvent été visités à mon insu, hors de toute surveillance. On a pu, pour les besoins de la cause, s'introduire dans la maison avec de fausses clefs sans attirer l'attention et relever le plan des souterrains qui, remarquez-le, aboutissent au bois... soit à près de deux kilomètres du parc.

Examinant le parchemin posé sur la table, Constant y désigna un point :

— Un rocher sans doute ?

— Une grotte, plus exactement. C'est la sortie du souterrain. Les promeneurs ne s'y aventurent pas car un éboulement dû aux années mais plus encore aux pluies rongeant le ciment des pierres en rend l'exploration dangereuse. Le maire, il y a deux ans, a même fait mettre une plaque pour avertir les promeneurs du danger possible.

Constant et Porel, remontant en auto, filèrent vers Blenneville, se rendirent directement à l'auberge, y payèrent leur note et commandèrent un dîner fin pour quatre, le brigadier Labouet ayant été invité.

Le dîner fut assez joyeux car on se garda de parler des tragiques événements et nos policiers voulaient donner le change à Pelletier qui tint à servir lui-même les défenseurs de la loi.

Très jovial aussi, l'aubergiste rappela l'heure du train à ses deux clients et leur promit de les éveiller à temps.

Certain qu'aucun soporifique n'était, cette fois, mé-

langé au vin abondamment versé, Porel fit honneur aux crus excellents commandés par son ami et Constant qui avait rédigé un rapport de l'affaire, le remit à Labouet sous la table. Ainsi le brigadier saurait ce qu'il devait faire et qui devait être surveillé.

Joseph, le garçon, se montra exubérant, dans sa joie de voir partir les policiers. Il n'y eut qu'Alice Constant pour montrer un visage assombri et des yeux rougis par les larmes.

Le lendemain matin, à six heures, Pelletier, en chantonnant, frappait à la porte de Constant.

A sept heures dix les deux policiers montaient dans le train omnibus allant à Rouen d'où ils prendraient l'express pour Paris.

Mais une fois dans cette ville, ils y firent une petite enquête, allèrent voir le service de la Sûreté où ils restèrent plus d'une heure. Ensuite, chargés de paquets, ils louèrent une chambre dans un hôtel à matelots des quais, chambre qu'il leur fallut payer d'avance pour une nuit.

Quand ils en sortirent vers huit heures du soir, le tenancier du lieu était absent mais s'il avait été là il n'aurait pas reconnu dans ces deux vagabonds les clients assez corrects qui s'étaient fait inscrire sous de faux noms.

Ils voyagèrent en troisième classe jusqu'à Elbeuf et là, courageusement, se dirigèrent à pied vers le bois de Blenneville.

— Heureusement que nous sommes au mois d'août, fit Porel. On peut sans risquer une congestion coucher à la belle étoile. Il est vrai que les vagabonds que nous sommes pourraient demander asile dans la grange d'une ferme. On est mieux sur la paille...

— Qui parle de dormir, interrompit Constant ? N'y compte pas, mon vieux. Nous avons des provisions dans la musette et le camping a ses charmes, crois-moi.

Ils firent une halte d'une heure, dans un pré, pour souper, et repartirent en pleine nuit dans la direction de la grotte.

Le bois était désert. Çà et là on aurait pu retrou-

ver les traces des piquets de tentes chassées par la crainte des bandits mais malgré la chaleur et un ciel superbement étoilé, personne ne devait plus oser s'aventurer par ici, même pour une simple promenade.

— Tant mieux, se réjouit Porel, on aura les coudées franches.

En arrivant enfin devant la grotte, ils étaient exténués et force leur fut de se reposer un peu. Constant étudia le plan à la clarté de sa lampe électrique puis décida :

— En route, vieux ! La main dans la poche et sur le revolver, surtout ! Ah, un conseil... un ordre même : quoi qu'il m'arrive, file si tu le peux... et n'oublie pas en sortant de reprendre le plan qu'il est imprudent de garder sur nous.

Le parchemin fut enfoui sous des feuilles mortes, au creux d'un arbre et les deux policiers, avec une agilité remarquable, se hasardèrent dans la grotte dont les pierres roulaient sous leurs pas. Agrippés aux parois, ils parvinrent à franchir le passage dangereux, sorte de trou au fond duquel croupissait une eau verdâtre.

Et ce fut, après un étroit tunnel, le souterrain...

⁂

Nombre de châteaux fortifiés gardent encore, en plus ou moins fâcheux état, des cachettes, des oubliettes souvent murées par leurs actuels propriétaires. La demeure de Blenneville était restée intacte par respect historique. Ne disait-on pas que dès les premiers bruits de révolution, la princesse de Lamballe, à qui appartenait cette propriété y avait envoyé des ouvriers chargés de s'assurer qu'au besoin on y pourrait facilement échapper aux émeutiers si le roi ne parvenait pas à maintenir son autorité.

La jolie princesse connaissait trop bien Louis XVI pour ne pas trembler. Faible, veule et indécis, il devait plus tard accumuler faute sur faute et hâter sa propre déchéance.

Le souterrain fut donc sérieusement exploré, préparé. On y construisit même deux pièces qui furent

confortablement meublées. En cas d'extrême nécessité, il serait possible de vivre là jusqu'à la fin de la tourmente.

On sait que la Cour n'eut pas la possibilité de fuir. Rendons d'ailleurs justice à la ravissante princesse qui eut du moins, à défaut d'autres vertus, la noblesse de rester fidèle à l'amitié que lui vouait la reine !

Les deux pièces secrètes situées dans le souterrain ne furent jamais habitées... du moins jamais avant cet été tragique qui fit du bourg de Blenneville le théâtre des exploits des « Insaisissables ».

Cette nuit-là, donc, il y avait réunion sous la présidence du mystérieux chef des « Insaisissables ». L'aubergiste Pelletier qui avait envoyé un mot à un endroit convenu de la forêt pour demander à parler au chef venait d'arriver, yeux bandés, et il eut un cri de surprise admirative quand on lui retira le mouchoir qui l'aveuglait. Il se trouvait dans un salon somptueux, aux murs tapissés de velours bleu. Sur des chaises au bois doré, ses complices riaient, fumant et crachant sur le tapis d'Orient aux couleurs encore vives. Pelletier chercha le chef parmi eux, ce chef puissant et redoutable qu'il ne connaissait pas encore et il balbutia :

— Lequel de vous tous commande, ici ? Faut que je lui parle.

— Vas-y d'ton discours, jeta un des apaches, et t'occupe pas du reste. A nous neuf que tu vois, on est comme qui dirait le gouvernement. On t'écoute mais si c'que t'as à dire est pas intéressant, on te fera payer ta curiosité.

Pelletier peu rassuré, geignit :

— J'suis dévoué et sûr, voyons ! J'ai jamais flanché même devant un coup dur. Rappelez-vous, c'est moi, à Pantin...

— Passe sur tes faits d'armes... et rappelle-toi qu'il y en a deux, Harbois et Rocher qu'ont été punis de mort pour avoir voulu plaquer la bande. C'est pas quéque chose du même genre que tu viendrais nous annoncer, au moins ? Quand on est des nôtres, on y reste... jusqu'à sa mort.

— Non, non, je n'ai jamais eu l'intention de me retirer. Je sais ce que je vous dois, une auberge prospère, la tranquillité car personne ne me soupçonne, même pas le gentleman de la P. J. qui s'doute pas, tout malin qu'y s'croit, que Joseph et moi...

— Ça va, grommela un autre, assez jacté pour rien ! Dis c'que t'as à dire et on t'reconduit en vitesse.

Pelletier ignorait où on l'avait mené. Il connaissait les maisons du bourg et se demandait dans laquelle pouvait se trouver cette pièce insuffisamment éclairée par quatre bougeoirs d'argent. Il ne pouvait s'empêcher de tout examiner, ce qui impatienta les bandits.

— Non mais, t'as fini de zieuter l'palace ? On t'écoute... perds pas ton temps ni le nôtre.

— Eh bien voilà, c'est pour vous dire que Constant et Porel sont repartis ce matin pour Paris et que Joseph, d'abord content comme moi, d'les voir filer, a des soupçons sur deux types arrivés tantôt comme de simples touristes. Joseph flaire qu'ils sont de la P. J.

— Tu as vu leurs papiers ? Dame, comme patron d'hôtel, t'as le droit d'les exiger.

Pelletier vit remuer une des tentures bleues. Il fut certain car il ne manquait pas de finesse que le chef se cachait là et écoutait. Élevant la voix, il répondit :

— Leurs papiers ? De simples cartes de voyageurs de commerce. Joseph qui est rusé, a téléphoné avant dîner, à la maison d'un des types. Eh bien, c'te fabrique est en faillite depuis six mois et fermée. Alors ça m'a paru inquiétant et j'suis venu. Ah, autre chose, les types connaissent Mme Constant, la femme du gentleman de la P. J. Ils ont même dîné à sa table. Cette fois, c'est tout.

Il y eut un silence prolongé. Les « neuf » inquiets avaient cessé de crâner. Deux fois déjà, Constant avait failli tout découvrir. Aussi la bande tragique avait-elle décidé de s'installer en province. On avait cru pouvoir enfin respirer mais le hasard avait conduit le commissaire prendre justement ses vacan-

ces à Blenneville qu'il quittait enfin ! Or l'arrivée de deux de ses collègues prouvait qu'il en savait plus long qu'on ne supposait.

Instinctivement toutes les têtes se tournèrent vers le rideau derrière lequel se tenait le chef... dont la voix se fit entendre, dure, énergique, rageuse :

— Si jamais nous tenons Constant, il ne s'en tirera pas avec un simple couteau dans la poitrine... Reconduisez Pelletier.

La tenture s'immobilisa. L'aubergiste lança, certain d'avoir apporté un renseignement précieux :

— Ça vaut bien quelques « sacs », mon tuyau, chef !

Pas de réponse ! La porte une fois ouverte, on bande à nouveau les yeux de Pelletier qu'on pousse brutalement en avant... mais qu'une poigne vigoureuse rejette bientôt au fond de la pièce car le bruit de pas inconnus retentit dans le souterrain.

— Chef, quelqu'un ! On vient... Alerte !

Les bougies sont éteintes en une seconde et dans l'obscurité complète, on pousse l'aubergiste de l'autre côté. Il y a alors une plainte déchirante, une chute... Le chef, soulevant la tenture, demande :

— Que se passe-t-il encore ?

— Pas grand'chose, mais j'm'ai trompé et j'ai fichu Pelletier dans l'oubliette. Il a sûrement les reins cassés.

— Petit malheur, raille le chef. Un de vous le remplacera à son établissement et nous débarrassera des deux nouveaux venus. Vous êtes tous armés ? Bon... Laissez venir, alors... Il s'agit d'un seul homme et nous sommes dix...

Par la porte restée entr'ouverte arrive la lueur d'une lampe de poche. Constant, après avoir laissé Porel de faction au tournant de l'interminable couloir souterrain, a décidé de continuer seul.

— Si tu m'entends crier, file au plus vite. C'est l'ordre, lui a-t-il répété. Nous sommes sur la bonne voie... Ces bouts de cigarettes jonchant le sol sont récents et prouvent que nos « Insaisissables » sont bien réfugiés là. Si je suis découvert, tu iras prévenir Labouet.

— Ils vous tueront, mon pauvre ami, nous arriverons trop tard.

— Il te restera à me venger et à purger la région de cette racaille. J'espère tout voir, du reste, sans être découvert. Il faut que je connaisse le chef. Ses comparses, arrêtés, ne nous le livreraient pas et il reformerait une autre bande... Au revoir, Porel...

Malgré ses précautions, Constant ne peut étouffer complètement le bruit de ses pas. Il marche lentement, chassant les chauves-souris réveillées par son passage.

Et soudain, dans le silence qui l'environne, il franchit le redoutable seuil... et s'arrête, lampe en main, en apercevant ce salon somptueux derrière les tentures duquel se dissimulent les « Insaisissables ». Il avance, la main droite dans sa poche, les doigts crispés sur son browning chargé...

Derrière lui, déjà, une tenture se soulève, deux hommes sont prêts à bondir pour le frapper ou le terrasser selon l'ordre du chef.

Mais il a vu ou simplement pressenti les invisibles présences et après avoir poussé un cri strident et joyeux, s'écrie avec un accent traînard et une voix enrouée de vagabond :

— Mince de maison ! J'parie qu'les bougeoirs sont en argent... J'ai pas perdu mon temps.

— Faites-le parler, lance brièvement le chef qui, lui, reste caché pendant que ses hommes se découvrent, rallument les bougies et entourent l'intrus jouant parfaitement la comédie de la surprise, puis de la peur :

— Écoutez, j'fais pas d'mal... J'ai tombé dans la grotte... et alors j'ai vu l'souterrain. J'l'ai pris histoire de trouver un coin pour dormir tranquille. Mes bons messieurs, j'suis pas un malfaiteur.

Pas de réponse ! Mais, à nouveau, les « neuf » fixent la tenture bleue derrière laquelle le chef ordonne :

— Qu'on le fouille... Assurez-vous si c'est vraiment un vagabond.

Par chance, Constant, se sentant perdu, a réussi à se débarrasser de son revolver, objet compromet-

tant. L'arme est dissimulée derrière le coussin d'un fauteuil. Constant n'a pas fait cela sans regret. Si sa comédie échoue...

— Pas de papier autre qu'une lettre, chef. L'enveloppe manque.

— Lis-la moi.

Le... vagabond paraît en proie à une frayeur pitoyable. Un des « neuf » lit la lettre que le chef de la Sûreté de Rouen avait trouvée sur un malfaiteur arrêté récemment et qu'il a donnée au commissaire réclamant des papiers complétant son déguisement :

« Je suis content de te savoir sorti de prison, vieux, et j'espère te voir bientôt. On se réunit toujours au même endroit et il y aura, comme de bien entendu, du bon pour toi qui dois pas être rupin.

« On est pour le moment dans les autos et ça va bien, si bien même que tu seras pas de trop. Amène-toi le plus vite possible, vieux Jules. Tu logeras chez moi en attendant de te trouver une carrée à ton goût.

« Ton ami,

« Ernest. »

— Messieurs, geignit Constant, oui, c'est vrai, j'ai été condamné mais j'étais innocent. Ernest, un copain de dans l'temps, vaut pas cher et j'ai pas voulu le revoir... Je demande qu'à travailler honnêtement. Vous allez tout de même pas me « donner » ? J'ai rien fait... J'savais pas qu'c'était habité par ici.

Il était si pitoyable, si lamentable que les « neuf » éclatèrent de rire. Pour eux, aucun doute, l'intrus n'était qu'un malfaiteur de petite envergure et un poltron.

— Alors, chef... qu'est-ce qu'on en fiche ?

— Il sait que c'est habité, ici, donc on ne peut pas le laisser filer, fit un autre. Si on l'embauchait ? Il cherche justement du travail... honnête !

Nouveaux rires. Constant, tremblant, fait quelques pas vers la mystérieuse tenture :

— M'sieur, si vous êtes le patron, dites-y d'pas m'donner, aux autres ! J'ai déjà eu tant d'malheurs...

Tenez, ça a commencé après mon service militaire...

S'adressant à l'homme caché, il tend les mains, suppliant ! Il saisit même la tenture qu'un des « neuf » lui arrache brutalement en l'écartant de cet endroit de la pièce. Le chef n'a pas protesté car la tenture ne fut pas soulevée et le soi-disant vagabond n'a rien pu voir du personnage si soucieux de ne pas se montrer.

— Enrôler un pareil froussard ? dit-il. Vous êtes fous ! Il nous faut des types résolus, ici.

— Alors ?

— Eh bien, et la voix mystérieuse raille à nouveau, il tiendra compagnie à l'aubergiste, parbleu. Il voulait un endroit tranquille pour dormir, on ne pourrait pas lui trouver mieux, personne ne viendra le déranger.

Avant que Constant ait pu réfléchir, il est entraîné, poussé et tombe... sans un cri... au fond de la hideuse oubliette !

— Et de deux, fait un des bandits, satisfait. Ni vu, ni connu !

— Maintenant, vous autres, décampez... et pas d'imprudence ! On désignera demain soir celui qui ira remplacer Pelletier à l'auberge. Il faudra faire vite à cause des mouchards arrivés.

Les « neuf » éteignent les bougies et disparaissent dans le souterrain pour regagner la forêt, se séparer et redevenir, du moins en apparence, d'inoffensifs bourgeois prenant leurs vacances dans la région.

CHAPITRE VI

AUX MAINS DES « INSAISISSABLES »

Porel, le cœur serré, mais obéissant à l'ordre reçu s'était éloigné et se dirigeait en hâte vers la sortie. Mais si Constant dont la mémoire était remarquable, avait attentivement étudié le plan, son collègue, lui, n'y avait prêté qu'une attention relative.

Sa lampe électrique lui montra tout à coup, trois couloirs et il eut un frisson d'épouvante en consta-

tant qu'il était incapable de reconnaître celui par lequel il était venu. Oh, il ne pensait pas à lui, le brave homme mais à son collègue qui devait être en danger puisque le cri, signal convenu entre eux, était parvenu jusqu'à Porel. Il s'agissait de se hâter, de ne pas faire fausse route.

Comment Constant qui pensait généralement à tout n'avait-il pas prévu que son ami pouvait s'égarer ?

Au hasard, l'inspecteur prit le tunnel de droite, marcha sans arrêt pendant une heure, s'étonna de ne pas arriver au rocher, revint sur ses pas, choisit le tunnel de gauche, cette fois.

Entendant du bruit, il éteignit sa lampe et se colla à la paroi humide. Des hommes passèrent, sans le voir... Les trois derniers, empruntant le tunnel de gauche, l'aperçurent...

Un appel retentit, faisant accourir les six autres. Porel se devina perdu mais n'en oublia pas pour cela de dévisager ces hommes qui ne lui étaient pas tous inconnus. Il reconnut Blézard, jadis condamné pour vol à main armée ; Litaux, une brute, dangereux repris de justice ; Sillery, sombre apache qui devait à un habile avocat de n'avoir été condamné qu'à quatre ans de prison pour tentative de meurtre...

Tous, assez bien vêtus, pouvaient maintenant passer pour d'honnêtes citoyens et continuer, en toute sécurité, la série de leurs forfaits.

— Il pleut des vagabonds par ici, s'exclama Sillery. A toi, l'honneur, Litaux. Tu as ton couteau ?

— Minute, fit Blézard. Un second mendigot, c'est louche, je trouve. On va pas déranger le chef, pas vrai ? Alors, liquidons cette petite affaire entre nous. Faut interroger sérieusement ce type.

Ils entouraient Porel et braquaient sur lui leurs lampes de poche. Litaux grogna :

Malgré qu'il soit mal débarbouillé, j'crois reconnaître le phénomène... Un de la « Secrète », les gars... Eh oui, parbleu, c'est notre cher Porel. J'en suis sûr maintenant vu qu'c'est lui qui m'a passé les menottes, il y a cinq ans... Ce gros tas a pas encore perdu sa graisse et il a un tic qu'est un sérieux

moyen de le démasquer. Il renifle quand il a une grosse émotion.

C'était exact ! De plus l'infortuné Porel était moins habile que Constant à jouer les vagabonds au naturel. Du reste, tout aurait été inutile puisque Litaux était de la bande. Ils se connaissaient bien, tous les deux !

— Tu l'exécutes ? demanda Sillery.

— Minute ! C'est trop grave de prendre ça sur nous. Le chef voudra cuisiner ce cher ami... qui devait accompagner l'autre vagabond, parbleu, c'est clair. On a été mis dedans. Il est vrai que ton copain, Porel, n'ira le raconter à personne. Dis-nous son nom ?

— Jamais. Tuez-moi, je ne parlerai pas.

— C'est à voir, ça, glapit Blézard. Qu'est-ce que vous en dites, les autres ? Je crois bien que c'est le gentleman en personne qu'on a donné comme compagnon à l'aubergiste.

Les « neuf » se concertèrent un moment et décidèrent d'emmener Porel avec eux. Le chef avait quitté le salon souterrain et il leur était interdit d'aller le déranger dans sa sûre retraite.

On le fouilla pour lui prendre son revolver et, encadré par les bandits, l'inspecteur se retrouva, une demi-heure après, dans la forêt où ils arrivèrent grâce à une planche soigneusement dissimulée et qui servait de pont pour traverser la grotte effondrée.

On lui lia les mains derrière le dos avec une ceinture de cuir. Litaux et un nommé Félix, un mince et grand voyou, se chargèrent de lui quand la bande se sépara. Ceux-ci habitaient une hutte de bûcheron, en plein bois et y poussèrent leur prisonnier.

Silencieux, résigné, Porel ne tenta pas de résister mais il songeait déjà à une évasion possible. Félix, qui avait des manières doucereuses et semblait plus instruit, mieux éduqué que ses complices, susurra :

— Si on lui chauffait la plante des pieds, histoire de le faire bavarder un brin ? Cela se fait beaucoup, en Afrique.

— Non, le chef seul interrogera à sa manière ce

cher ami. Couche-toi, moi je vais le surveiller et demain soir, on le conduira là-bas.

Il s'assit sur un mauvais tabouret, devant Porel qui s'était étendu à terre et fermait les yeux. Félix n'insista pas et se jeta sur un mauvais matelas posé dans un coin.

« Constant est mort, pensait Porel désespéré... Je n'aurais pas dû lui obéir et le laisser s'aventurer tout seul. A nous deux, avant d'être pris, on en aurait bien descendu quelques-uns. »

Il avait espéré que son geôlier finirait par s'assoupir mais Litaux, savourant en pensée sa vengeance, s'en garda bien, heureux de tenir en son pouvoir celui qui, un jour, lui avait mis les menottes.

⁂

Bien qu'il gardât les yeux fermés, l'inspecteur Porel ne dormait pas. Au désespoir de savoir son ami tué par ces misérables, venait s'ajouter une haine impuissante contre les coupables.

Demain, peut-être après de longues tortures, Porel rendrait le dernier soupir, tué d'une balle ou d'un coup de couteau... et les « Insaisissables », impunis, triompheraient une fois de plus, commettraient de nouveaux crimes !

Cette pensée et le désir ardent de venger Constant suggérèrent au captif, quand le jour se leva, un de ces actes insensés dont il aurait dû raisonnablement ne rien espérer sauf une prompte mort. Mais l'inaction lui était trop pénible ! Il avait réussi dans la nuit à libérer ses mains qu'il garda prudemment derrière son dos bien que cette position lui fût devenue extrêmement pénible, douloureuse même.

Félix, peu matinal, dormait encore quand Litaux éprouva le besoin de se dégourdir un peu les jambes. Ayant jeté un regard vers son prisonnier, il se hasarda dehors, respirant l'air embaumé du bois.

Aucune méfiance en lui ! Porel était ligoté et de plus, le bandit injustement méprisant, était certain que les policiers manquaient toujours d'audace et de courage.

— Porel se tient tranquille, murmura-t-il, et il essayera de sauver sa peau en nous livrant les secrets de l'enquête.

Litaux n'était-il pas le plus fort, ce matin ? Veillant devant la cabane il avait un revolver dans sa poche, un couteau dans son veston.

Et comme un oiseau chantait dans une branche, la brute le visa, tira, le manqua, laissa échapper un juron et fit quelques pas dans la direction de l'arbre où l'oiseau ayant son nid hésitait à s'envoler. Il visa une seconde fois et eut la joie cruelle de voir tomber la mésange qu'il s'empressa d'aller ramasser.

Seul dans la cabane en face de Félix endormi, et sans se soucier du premier coup de feu, Porel se redressa, bondit sur l'apache qu'il assomma avec une bûche ramassée dans un coin. Lui prendre son revolver ne demanda qu'un instant. D'un saut, il fut sur le seuil, aperçut Litaux qui lui tournait le dos...

L'inspecteur pouvait le tuer facilement mais... il y a un sévère code de l'honneur, parmi les agents de la Police judiciaire qui ne doivent tirer que si leur vie est menacée... Porel espéra pouvoir fuir sans attirer l'attention de Litaux. Malgré sa forte corpulence, il était resté souple et parvint à s'éloigner un peu, sans bruit. Il allait disparaître derrière un buisson lorsque Litaux, se retournant, l'aperçut et tira promptement dans sa direction. Porel avait maintenant le droit de riposter. Il visa la brute aux jambes et réussit à le blesser. L'homme, avec un cri, tomba sur les genoux et, fou de rage, déchargea son arme sur le fuyard.

Atteint cette fois à la poitrine, Porel, maîtrisant sa souffrance, se traîna désespérément loin de son meurtrier immobilisé, réussit à gagner la pente du bois descendant vers la grand'route mais roula dans un ravin où il s'évanouit.

Litaux, la cuisse trouée d'une balle, s'agrippa aux arbustes proches pour se relever et, péniblement, put rentrer près de son complice qui geignait, la tête dans ses mains.

— Il a filé, alors? demanda enfin Félix. C'est un mi-

racle qu'il ne m'ait pas ouvert le crâne... Il t'a blessé?

— Rien de grave et moi je lui ai envoyé trois balles en pleine poitrine. Il a son compte, va. Faudrait aller cacher le cadavre, mon vieux. Vas-y. Moi, impossible de me tenir debout.

Félix se leva mais dut s'asseoir sur sa paillasse car il était pris de vertige.

— Attends un peu que je me remette, gémit-il. Après un coup pareil ! Mince de réveil en fanfare, l'ami... C'est ta faute, aussi. Tu t'étais chargé du prisonnier. Compliments !

— Si j'pouvais me douter que Porel aurait le toupet d'essayer de nous filer entre les doigts ! Il avait pourtant les poignets attachés.

— Votre tort, à tous, c'est de croire les agents plus bêtes que vous. Ils ont plus d'un tour dans leur sac, eux aussi. Ce que le chef va tempêter en apprenant ça...

Ces mots exaspérèrent Litaux.

Le chef ? Eh bien, il aurait voulu l'y voir ! Après tout, la bande était débarrassée de Porel et la révélation de la vraie identité du vagabond précipité dans une oubliette suffirait à satisfaire le redoutable chef des « Insaisissables ».

— On reste quand même les plus forts, mon pote ! Allons, grouille-toi de te remettre d'aplomb et va chercher ce qui reste de l'inspecteur Porel. On l'enterrera dans la cabane, tiens.

Mais Félix était réellement incapable, pour le moment, de quoi que ce soit. Une demi-heure passa et ce fut, dans le bois, en ce radieux matin d'août, l'arrivée imprévue de trois joyeux cyclistes. Les étudiants lillois, remis de leur émotion concernant le commencement de l'incendie de leur villa et la découverte d'un assassiné inconnu dans leur grenier, avaient repris leurs excursions.

— Bon coin pour se reposer et fumer une cigarette, lança Ramus appuyant sa machine contre un arbre. Je mangerais bien un sandwich.

— Déjà ! Quel ogre ! Allons, première étape... soit ! Mais de ce train-là, nous ne serons pas à Rouen avant ce soir.

Les jeunes gens, à présent assis sur la mousse, déballaient les provisions de route.

A cinquante mètres de là, dans la cabane dissimulée derrière d'épais buissons, Litaux qui venait de bander tant bien que mal sa jambe blessée, grogna :

— Sapristi, il faut « les mettre » en vitesse ! Que ces idiots aient l'idée de rôder de notre côté et d'ouvrir la porte et à eux trois, dans l'état où nous sommes, ils seront les plus forts.

Le danger dissipa un peu le malaise de l'apache qui dut soutenir son complice pour se glisser avec lui hors de leur refuge.

Une fois dans le bois, ils hésitèrent devant la direction à prendre. Mais leur faiblesse les rendait incapables de transporter le corps de Porel s'ils le retrouvaient et ils décidèrent de se réfugier dans le souterrain.

Lentement, péniblement, ils allèrent au rocher. Félix put pousser la planche pour passer sur l'éboulement et tous deux, exténués, s'affaissèrent dans l'étroit tunnel en pensant amèrement qu'ils devraient attendre le soir pour être secourus par leurs complices.

⁂

A l'auberge des Touristes, Joseph, de plus en plus inquiet, attendait toujours le retour de son patron. Midi sonna sans que Pelletier reparut et le garçon, qu'aidait une grosse cuisinière, dut servir le déjeuner aux pensionnaires.

Sivrac et Bernaux, les deux collègues de Constant, s'étaient attablés en compagnie de la pauvre Alice que la proche arrivée de son fils ne suffisait pas à consoler.

Du reste, les deux hommes chargés de la protéger n'étaient pas des compagnons bien réjouissants pour elle. Ils avaient le devoir de continuer l'enquête et, absorbés par ce souci, ne parlaient guère. Ils furent les premiers à constater l'absence du patron que le brigadier de gendarmerie leur avait dit être affilié à la bande des « Insaisissables » et ils flairaient une

complication dans cette disparition qui paraissait tant inquiéter Joseph.

— Et alors, garçon, demanda Sivrac, le gros Pelletier prend un congé ? Parole, sa bonne figure réjouie nous manque. Où est-il donc allé ?

Joseph n'avait de malice que pour faire le mal. Son cerveau borné lui refusa tout service et il balbutia :

— J'sais-t'y moi ! Y m'donne pas d'explications.

— Et il te laisse la disposition de la cave et de la caisse ? La confiance règne entre vous.

Une lueur brilla dans les yeux du mauvais gars. La caisse ? Il n'y avait pas encore pensé... et il sentait que les « Insaisissables » étaient traqués de près. D'ailleurs, travailler dans le grand comme il disait n'était pas sans l'effrayer et, livré à lui-même, il ne pensait plus, à présent, qu'à filer... avec l'argent de Pelletier qui n'oserait pas porter plainte contre lui.

Le service du repas fut rapidement terminé et Joseph, abandonnant le comptoir, grimpa dans sa chambre sous les toits.

— Que va-t-il faire ? murmura Bernaux.

— Disparaître, lui aussi ! Eh oui, je lui ai donné une excellente idée, à cette crapule, il va voler Pelletier et s'enfuir.

— Mais il faut l'en empêcher, voyons.

— De quel droit tant qu'il n'aura rien volé ? Les preuves manquent encore contre lui pour lui mettre les menottes, Bernaux. On va retrouver Labouet au rendez-vous convenu et on le mettra au courant, il fera le nécessaire dès que Joseph quittera l'auberge, les poches pleines. Arrêté non pour complicité de crimes mais pour vol et abus de confiance, on le gardera au frais en attendant le reste de la bande. Tu verras que ce grand escogriffe, une fois de plus, se racontera le plus docilement du monde.

— Tu as raison. On va rejoindre Labouet ?

— Oui. Madame, fit Sivrac, serrant la main d'Alice, j'espère que pendant ce déjeuner nous avons un peu réussi à vous faire oublier le départ de ce bon Constant ?

— Oh, vous l'avez admirablement remplacé, répondit-elle amèrement. Comme lui, vous ne m'avez adressé que quelques paroles et vous ne vous êtes entretenus que de votre enquête.

Ils s'en excusèrent rapidement et, prenant la démarche nonchalante de promeneurs sans but précis pour donner le change aux autres pensionnaires du lieu, sortirent de la salle en parlant du beau temps.

Moins de deux heures après, les gendarmes arrêtaient un cycliste sous prétexte de s'assurer qu'il avait une plaque à sa machine et, paraissant tout à coup reconnaître Joseph, se firent méfiants.

— Dites donc, vous, il paraît que votre patron est introuvable ? C'est surprenant que vous laissiez l'auberge seule en un pareil moment, surprenant et louche.

— Le patron fait c'qu'y veut... et moi aussi.

— Un instant, mon gars. On va te faire vider tes poches avant de te permettre de continuer ta petite balade.

— Vous n'avez pas le droit de me toucher.

— Eh, si tu n'as rien à te reprocher, que crains-tu? Plus vite on aura fini, plus vite tu pourras te remettre à pédaler.

Force fut donc à Joseph de subir cette fouille qui eut le résultat espéré. On trouva trois liasses de dix mille francs dans la poche intérieure de son veston et, résigné, le garçon d'auberge, se laissa conduire à la gendarmerie. Après un court interrogatoire n'amenant que l'aveu concernant le vol des billets, le triste individu fut enfermé dans une cellule et Labouet dit aux deux agents de la Sûreté :

— Je vous conseille de changer d'hôtel car l'auberge des Touristes n'a plus ni patron, ni domestique.

Malgré cette plaisanterie et la satisfaction de tenir enfin un affilié des « Insaisissables » Sivrac et Bernaux restèrent soucieux. Joseph avait reconnu avoir deviné en eux des policiers et ils redoutaient que la sinistre bande, avertie par l'aubergiste, et se tenant sur ses gardes n'ait réussi à s'emparer de Constant et de Porel.

— Il n'est que seize heures. Nous allons faire une battue dans le bois, décida Labouet. Constant, dans le rapport qu'il m'a confié, mentionne son intention d'explorer le souterrain du château... lequel aboutit dans le bois. Si l'on ne découvre rien, il faudra prier Mme Noirmontier de nous laisser visiter sa demeure dont la pauvre femme ignore les cachettes secrètes, y compris celle menant au souterrain. Vous en êtes, tous deux ?

— Bien sûr ! Dites donc, la vieille dame qui, paraît-il, ne s'émotionne pas facilement va probablement changer d'avis en apprenant que le repaire des bandits a une entrée chez elle ? Elle fera bien de se choisir une autre demeure car si les « Insaisissables » sont réfugiés en cet endroit il y aura une sérieuse bagarre.

— Je suis décidé à exiger son départ, riposta Labouet conscient de ses responsabilités, si nous trouvons la preuve que les bandits occupent bien le souterrain. Mais jusqu'alors, nous ne l'avons pas, cette preuve, et Constant, lui, n'a encore que des soupçons. Selon moi, il sera furieux de notre intervention qui va déranger ses plans. Avez-vous bien réfléchi à... ?

— Je prends tout sur moi, fit Sivrac. Eh, sans la disparition de l'aubergiste nous nous serions contentés d'observer les habitants du bourg, selon les ordres reçus. Mais je flaire du vilain. Il est indiscutable que le chef a été mis au courant de notre vraie identité puisque Joseph a tout deviné. Donc ça change tout. Pas d'hésitation, brigadier... Une battue de vos hommes dans le bois n'étonnera personne après les trois assassinats connus de tout le monde. Seule, la visite des souterrains pourra alerter les « Insaisissables » mais nous n'en sommes pas là si nous découvrons nos deux collègues, sains et saufs, en un coin du bois.

— Et puis il faut risquer le tout pour le tout, ajouta Bernaux. Les bandits sont de rudes adversaires auxquels un crime de plus importe peu. Si Constant et Porel sont en leur pouvoir, ils sont perdus. Pourvu qu'on arrive à temps !

Huit gendarmes sous la direction du brigadier inspectèrent les moindres taillis. Les deux policiers, attentivement, examinèrent les sentiers écartés puis la cabane du bûcheron.

— Sivrac, une ceinture de cuir toute neuve et pourtant rompue près de la boucle de métal. Vois donc, elle a été sciée contre cette bûche mal coupée, le bois en est brillant... et le matelas garde encore la forme du corps qui s'y est étendu...

— Une des caches de nos bandits, parbleu.

— Mais la ceinture coupée, Sivrac ?... et ces taches noirâtres sur la toile de la paillasse... du sang, sûrement. C'est dans les environs de cette cabane qu'il faut chercher... L'un des nôtres était prisonnier et s'est échappé...

Au bout de vingt minutes, ils aperçurent dans un ravin un homme inanimé... Porel !

Hélas ! l'infortuné, ramené avec des précautions infinies à l'infirmerie de la gendarmerie, était, aux dires du docteur appelé en hâte, incapable de dire une parole !

— Une balle a effleuré le poumon droit, l'autre l'a atteint dans la région du foie. Ce blessé doit être transféré d'urgence dans une clinique mais je doute fort qu'il en réchappe.

— Docteur, supplia Sivrac bouleversé, ne pouvez-vous le ranimer un instant, un seul instant ? Il y a va de la vie d'un autre de nos collègues. Je vous affirme que Porel l'exigerait s'il avait conscience de la situation.

— Le blessé est extrêmement faible, Messieurs. Il est vrai que dans son cas désespéré, rien ne peut aggraver beaucoup son état. Je vais essayer d'une piqûre.

Porel, livide, souleva légèrement la tête et parut reconnaître ceux qui étaient penchés vers lui. Il balbutia faiblement :

— Constant.. Vengez-le ! J'ai vu... Litaux, Sill... el...

Et il s'évanouit !

— Vengez-le, répéta Sivrac. Constant a été tué, mes amis... et nous n'avons appris que le nom d'un

de ses meurtriers... Me voilà votre supérieur, c'est à moi de continuer l'enquête et de réussir, à présent. En suis-je capable ? Constant était un de nos « as » et le seul qui aurait été assez habile pour réussir.

— Courage, murmura tristement Bernaux.

— Oh, tu sais bien, toi, que ce n'est pas le courage qui me manque... et je réponds du tien, de celui du brigadier Labouet. Seulement, Constant était notre maître à tous. Tombé en service commandé ! Il laisse une veuve, un fils... Ah, oui, je le vengerai... ou je mourrai comme lui.

Aucun des deux policiers n'eut le triste courage d'apprendre à Alice Constant le malheur qui la frappait. Elle venait de recevoir un télégramme lui annonçant l'arrivée de son fils pour le lendemain et accepta assez gaiement la nécessité de changer d'hôtel comme le firent tous les pensionnaires de l'auberge des Touristes privée de son patron et de son garçon de restaurant.

CHAPITRE VII

REVOLVER AU POING

Les deux policiers attendirent fébrilement le jour et se précipitèrent à la gendarmerie où Labouet donnait ses derniers ordres à ses hommes.

— Vous avez compris ? Cinq se tiendront devant la grotte, revolver au poing. S'il en sort qui que ce soit, tirez au premier refus d'obéissance. Méfiez-vous, les bandits sont armés et habitués à tuer, eux... Vous quatre, vous m'accompagnez au château... mais vous resterez dans le parc à attendre mon appel.

— Entendu, brigadier, on fera son devoir. On est tous natifs de la région et ça nous révolte de savoir le pays terrorisé par ces misérables.

— Bien parlé, Adrien. Allons, nous autres, en route.

Labouet, Sivrac et Bernaux montèrent en auto, suivis par les quatre gendarmes à bicyclette.

Ayant sonné à la grille du parc et n'obtenant pas de résultat, ils escaladèrent tous le mur et les trois supérieurs montèrent le perron de pierre du château.

Là aussi, porte close et aucune réponse aux appels, aux coups de poing et de pied dans la porte. Bernaux crocheta la serrure comme un professionnel du cambriolage mais n'en fut pas plus avancé pour cela, les verrous étant tirés de l'intérieur.

— La fenêtre, fit Labouet désignant les vitres de la cuisine.

Une pierre cassa une vitre dont Bernaux, la main enveloppée dans son mouchoir, arracha les éclats. Puis les trois hommes se hissèrent dans la maison par cette ouverture.

— Mme Noirmontier a été tuée, fit Labouet attristé. Ce pauvre Constant soupçonnait sa domestique... Nous arrivons trop tard pour sauver la vieille dame, victime de son obstinée confiance.

— Revolver au poing, surtout, dit tout bas Sivrac s'aventurant hors de la cuisine déserte. C'est le moment du règlement de compte mes amis.

Le vestibule était silencieux, désert aussi. Labouet qui connaissait les aîtres, ouvrit la porte de la pièce où aimait se tenir la châtelaine. Dès l'entrée, il se heurta à un corps étroitemnt ligoté, celui de Marthe étouffant sous un bâillon solide.

— Je n'y comprends rien, balbutia le brigadier, contemplant Marthe. Mais alors cette malheureuse est aussi victime des misérables ! Il faut la libérer...

— N'en faites rien, ce serait une imprudence, messieurs les policiers.

Et Mme Noirmontier, apparaissant dans son fauteuil roulant, au fond de la pièce, expliqua de sa voix chevrotante :

— Constant avait vu juste. Cette fille est la complice des « Insaisissables ».

Les trois hommes, stupéfiés, regardèrent la vieille dame, immobilisée par de douloureux rhumatismes et qui, ce matin coiffée de son bonnet dont la dentelle tombait sur son visage ridé, serrait dans sa

main gantée un revolver ! Elle se leva péniblement et se tint debout, assez droite, ma foi.

— Mais... est-ce possible, Madame ? Vous pouvez donc marcher ?

— Ne dit-on pas que la peur donne des jambes, brigadier ? J'ai heureusement retrouvé les miennes pour vous seconder.

Personne encore ne connaissait la taille exacte de l'étrange vieille toujours assise dans son fauteuil roulant pour recevoir les visiteurs. Les trois hommes constatèrent que Mme Noirmontier était grande et que sa main ne tremblait pas. Elle ordonna, de cette même voix usée d'aïeule :

— Toute la bande au complet, y compris deux éclopés, est dans le souterrain. De la prudence ! Il y a neuf bandits décidés à tout. Je puis vous faciliter la besogne en vous les livrant par petits paquets. Les éclopés d'abord...

Et usant d'un téléphone fixé au mur, elle articula, en chevrotant :

— Sillery et Litaux, eux seuls... dans la salle d'armes.

— Ah ça, bougonna Bernaux ahuri, vous imaginez-vous, Madame, qu'ils vont obéir ?

— Vous allez voir. Rien de tel qu'une vieille femme pour mâter de telles brutes. Tenez, les voilà... Emballez-moi ces crapules, mes amis.

Chose inouïe, par une porte secrète dissimulée dans la boiserie les deux bandits entrèrent... sans méfiance... Terrassés, ils hurlèrent de rage impuissante, mais ils avaient déjà les menottes quand l'un d'eux, Sillery, lança :

— On nous livre maintenant ? Oh ! mais pas de ça...

— Tais-toi, idiot, conseilla Litaux fixant la châtelaine, le chef a son idée et nous tirera bientôt de là !

Paroles qui calmèrent Sillery un peu rassuré.

Mais tout changea lorsque trois autres complices, réclamés par téléphone, furent également maîtrisés. Sillery, soutenu par les nouveaux venus écumant de fureur, glapit :

— Tu nous as « donnés » pour sauver ta peau ? Eh bien, vous autres de la police, prenez donc le chef... cette vieille femme...

— Mme Noirmontier ? gronda Labouet, sceptique.

— Que vous croyez ! Enlevez-lui donc sa coiffe pour voir.

Sivrac bondit vers elle, arracha le bonnet de dentelle, recula stupéfié... pendant que les bandits, terrorisés enfin, criaient un nom, celui d'Albert Constant !

— Oui, mes amis, fit celui-ci comique avec ses cheveux courts, son visage habilement maquillé et sa robe de taffetas, moi-même ! Une bonne surprise, hein, bandits ? Votre chef, solidement ficelé, est dans la chambre de la respectable châtelaine et je lui ai emprunté son déguisement.

— Quoi, Mme Noirmontier ?...

— Un homme, mes amis, leur chef, Jean Laugerac dit le Tueur, évadé du bagne il y a quatre ans. Enrichi par ses crimes il a acheté ce château, déguisé en vieille femme impotente et sa digne épouse, Marthe la Rousse, deux fois condamnée pour vol, lui servait de dame de compagnie. D'ici il lançait ses ordres à ses complices réunis dans le souterrain où la bande avait un salon des plus confortables, aménagé jadis pour la princesse de Lamballe, s'il vous plaît.

— Mais comment avez-vous réussi à... ?

— Ce serait un peu long à raconter et la collection n'est pas au complet... Il reste quatre complices dans le salon bleu...

Mais avant qu'il ait pris le téléphone, un des misérables, le seul qui ait le courage de penser à ses tristes amis en cette heure pour lui tragique, avait déjà pris l'appareil et hurlait à ses complices :

— Le chef est pris, on est fichus... filez... par le tunnel...

— Nom de nom, cria Constant...

— Rassurez-vous, tout est prévu, la sortie du souterrain est gardée, assura Labouet. Cinq contre quatre, la partie est égale. Mes hommes auront ce qui reste du lot.

Ce fut dans la grotte, un combat acharné. Les quatre misérables voyant déjà se dresser pour eux la guillotine, se défendirent désespérément, tirant sans arrêt.

Mais force devait rester à la loi, au bon droit, aux honnêtes gens. Atteints par les balles, ayant épuisé leurs munitions, les quatre derniers « Insaisissables » n'avaient plus qu'à se rendre.

Sivrac, Bernaux, Labouet et ses trois hommes vinrent à point pour seconder les leurs, heureusement légèrement atteints.

Constant, ayant accompli sa mission, avait eu une défaillance physique et s'était vu obligé de regagner en auto l'hôtel où sa femme venait de s'installer.

Ce fut pendant le dîner réunissant Labouet, les deux policiers et les époux Constant que celui-ci apprit l'état de Porel. Cette nouvelle l'attrista profondément. Il murmura :

— Je n'ai donc pas complètement réussi, hélas ! Cher Porel... mon meilleur ami...

— Voyons, commissaire, ne désespérez pas. Tant qu'il y a de la vie, vous savez bien...

Le commissaire dut enfin raconter son aventure.

— Personne ne s'est inquiété de l'aubergiste Pelletier, commença-t-il. Il n'aura pas les honneurs des assises car il est mort au fond d'une oubliette où les « Insaisissables » m'ont envoyé le rejoindre. Je suis tombé sur son corps, ce qui a amorti l'effroyable chute...

Il résuma son arrivée, en vagabond, dans le salon bleu et reprit :

— Contusionné, mais les membres intacts, ce qui est un vrai miracle, je vous assure, j'ai passé la nuit et une partie de la journée suivante à desceller des pierres par bonheur déjà rongées à cause de l'humidité. En vrai « Insaisissable » Pelletier avait sur lui un solide couteau qui m'a été fort utile. De mon trou j'avais entendu le chef dire à ses hommes qu'il les attendrait le lendemain soir dans le fameux salon... il y a un écho admirable dans ces sortes de souterrains... je savais donc que j'avais le temps de tenter une montée pénible mais possi-

ble... J'ai eu raison de m'habituer, aux rares périodes de calme, à escalader les pics de nos Alpes, cela m'a servi. Quand je parvins au salon bleu, je repris mon revolver dissimulé sous un coussin, je soulevai la tenture derrière laquelle s'était tenu le chef et où je devinais une porte de communication avec le château. Le reste aurait été un jeu de garçonnet si je n'avais pas été si meurtri de partout ! Le désir de faire mon devoir me fut un sérieux réconfort et je fis dans la salle une entrée sensationnelle. Revolver menaçant, je forçai la châtelaine à lever les bras en l'air, ce qu'elle fit, ma foi, avec une bonne grâce touchante. Ces misérables manquent de bravoure, ils n'ont de courage que devant des victimes désarmées.

— Pardon, interrompit Sivrac, mais comment et pourquoi soupçonniez-vous Mme Noirmontier ?

— Quand, d'abord, mon ami ? Dans le salon bleu ! Jouant mon rôle de vagabond apeuré, je m'étais approché de la tenture dont je saisis l'étoffe sans la soulever, sachant bien que si je l'avais osé, j'aurais été immédiatement abattu d'une balle dans le dos. Or, en crispant mes doigts sur l'étoffe, je saisis en même temps une autre étoffe, non pas celle du bas d'un veston ni d'un pantalon, mais d'une jupe très large qui se tendit brusquement. Je distinguai alors un léger bruissement de soie et... je devinai le reste. Eh oui, la raison de l'infirmité de la châtelaine, le besoin de dissimuler la moitié de son visage sous une dentelle, de porter des gants, de ne pas se laisser approcher de trop près par les limiers que nous sommes, sa ruse en prétendant avoir été volée de ses bijoux, tactique qui lui donnait un rôle de victime. En achetant le château de Blenneville, elle avait paru se désintéresser des plans des souterrains ? Parbleu ! Quand je repris mon revolver, dans le salon bleu, je pus, grâce à mon briquet, allumer une bougie et visiter la pièce. J'y ai trouvé un livre fort intéressant que je lirai plus tard et qui contient un plan détaillé des moindres détails secrets de cette demeure historique.

— Tout s'explique... mais il faut être vous pour...

— J'ai eu de la chance, Bernaux, fit modestement Constant. Je reprends... La châtelaine, ou plus exactement le Tueur Jean Laugerac, avait un browning dissimulé sous sa jupe. Aussi, je fus obligé de lui assener un solide coup de poing sous le menton pour pouvoir le ligoter sans risque après lui avoir retiré ses oripeaux. Il fallait se hâter et je ne pouvais songer à vous prévenir car je m'étais assuré que le téléphone ne correspondait pas avec la ville. Travesti, je n'eus plus qu'à attendre le retour de Marthe, sortie acheter les provisions du dîner. Quand elle revint, elle ne remarqua pas le changement de personnage et dressa le couvert.

— Mon cher Jean, me dit-elle, ça tourne mal ici, crois-moi. Nous devrions partir cette nuit. Au bourg, on commente la disparition de Pelletier et Joseph aurait été arrêté, dit-on. Crois-moi...

Elle vint à moi et alors s'aperçut que je n'étais pas tout à fait la respectable Mme Noirmontier. Mon revolver la rendit extrêmement docile et elle se laissa ficeler sans résistance. J'avais ses aveux, elle ne pouvait nier sa complicité mais protesta quand je voulus la bâillonner. Je tins bon car il me fallait toute la bande qu'à moi seul je ne pouvais vaincre que par la ruse. Je dînai avec grand plaisir, vous le pensez bien, et à onze heures du soir, heure convenue, je descendis dans le souterrain... pas très rassuré, je l'avoue...

Derrière ma tenture, j'alertai la bande, lui ordonnant de rester là. Pour n'avoir pas à me montrer je prétextai que le vagabond, dont Litaux crut devoir me révéler l'identité exacte, s'était échappé et rôdait dans le souterrain.

Il fut convenu que je les ferais sortir par le château car la sortie de la grotte serait surveillée. Aussi ne furent-ils pas surpris ce matin quand je leur lançai, par téléphone, mon appel...

Ayant entendu frapper à la porte du vestibule puis percevant le bruit d'une vitre cassée, j'ai craint un moment que les misérables, pris de panique, n'aient pas respecté mon ordre et aient fui le souterrain pour me rejoindre par le château... Je

crus alors que décidément je ne sortirais pas vivant de l'aventure mais par bonheur, c'était vous, mes amis... Excusez-moi de ne pas vous avoir tout de suite crié mon nom, j'étais très fier de mon déguisement et j'avais, ma foi, bien le droit de m'amuser un peu.

— A nos dépens, geignit Sivrac peu fier, lui, de n'avoir pas tout de suite reconnu le commissaire. C'est égal, Constant, vous l'avez échappé belle.

— N'est-ce pas notre sort, à nous, de risquer notre vie pour protéger celle des autres ? C'est le métier, camarade, un dur métier, soit, mais passionnant, il faut le reconnaître.

Deux bouteilles de champagne furent débouchées en l'honneur du commissaire Constant, gloire de la P. J. Celui-ci refusa d'abord de vider sa coupe... à cause de son estomac fragile mais se résigna pour trinquer avec ses amis.

— A Constant, notre chef à tous, clama Sivrac. A son épouse que nous avons cru veuve hier, ce qui prouve qu'en ce bas-monde il ne faut croire mort que les gens dont on a vu le cadavre.

— Votre toast est lugubre, riposta Alice levant son verre. Tu me diras tout ce que tu voudras, Albert, ce ne sont tout de même pas des vacances !

— Certes non, reprit son mari tristement. Pauvre Porel !

Quoiqu'il désirât vivement aller au chevet de son ami, il dut se résigner à prendre vingt-quatre heures de repos nécessaire pendant lesquelles Alice ne le quitta pas un instant. Puis, accompagné de ses collègues et de Labouet, il se rendit en auto à la clinique d'Elbeuf.

— Mon brave ami, murmura-t-il les yeux humides, en se penchant sur le lit où gisait l'inspecteur, tout va bien, « nous » avons réussi et les « Insaisissables » ne méritent plus leur surnom. Tu m'entends, n'est-ce pas, tu me comprends ?

— Ça va, commissaire... je m'en sortirai, allez ! Vous revoir vivant était le seul remède qui puisse me guérir.

Deux des redoutables bandits avaient succombé aux blessures reçus lors de leur arrestation. Les huit autres et Marthe comparurent en cour d'assises au début de février. Jean Laugerac, le chef de la criminelle association, fut condamné à mort, ses complices au bagne à perpétuité. Marthe qui s'entendit frapper de dix ans de prison, ne devait pas faire sa peine. Elle mourut d'une fièvre cérébrale un mois après le procès, le lendemain de l'exécution de son mari.

Bien qu'à Blenneville on resta longtemps épouvanté de l'audace de ces misérables qui, munis de faux papiers, avaient vécu au grand jour sous l'apparence de bourgeois inoffensifs, les campeurs, l'été suivant, vinrent monter leurs tentes le long des berges fleuries et les auberges s'emplirent à nouveau de pensionnaires.

L'hôtel des Touristes, mis en vente après le décès constaté de Pelletier, mort d'une fracture du crâne au fond de l'oubliette du château, a été rachetée par Lambard, un gendarme blessé dans la grotte et auquel on dût couper la jambe. Décoré, il est considéré comme un héros, ce qui n'est que justice et il fait des affaires d'or. L'ancien garçon de l'établissement, le sinistre Joseph, purge ses quatre ans de prison et déclare que désormais « on ne l'y reprendra plus ! » Il a compris que les malfaiteurs finissent toujours par payer leur dette à la société et que le chemin le plus sûr est celui de l'honnêteté.

Ce qui prouve que la crainte des gendarmes est le commencement de la sagesse.

Pour paraître jeudi prochain :

Monsieur le Marquis a disparu

Roman policier inédit

par ÉTIENNE RETTERDY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 11-11-40

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRET

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.